

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Quelque

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

15^{ME} ANNÉE, No 749.—SAMEDI, 10 SEPTEMBRE 1898

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme

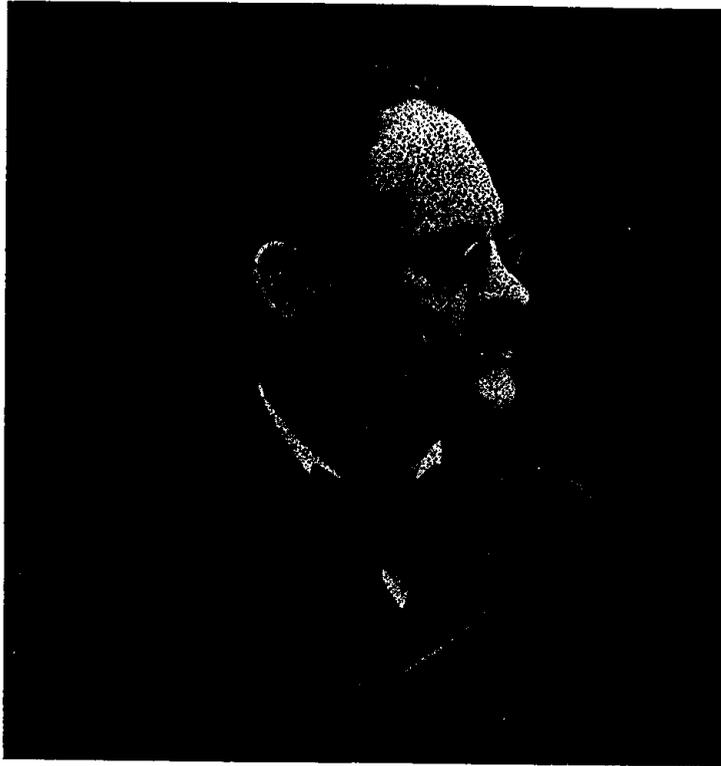


Photo Laprés & Lavergne, 360, rue Saint-Denis

L'HONORABLE JUGE DUGAS



Photo Az. Pinsonneault, Victoriaville

ARTHABASKAVILLE.—Le gouverneur-général, lord Aberdeen, et sa famille, chez sir Wilfrid Laurier

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 10 SEPTEMBRE 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—Zig-zag, par R. le Fort.—Lettre ouverte, par G. Beaulieu.—Le berceau, par Gilberte.—Poésie : Berceuse, par M. Ingres.—Souvenirs de Rome, par L. des Carries.—Les patriotes vengés 1837-38, par Varennes.—Le déjeuner de bébé, par Dr J.-N. L...—Divination par les grains de beauté, par P. Gérard.—Légendes hongroises, par E. Horn.—Poésie : Vox temporum, par A. de Bussièrès.—Les illusions d'optique, par Paul Calmet.—Les grandes profondeurs des mers.—M. A. Lassus, par F. Picard.—Au jardin de M. le Curé, par J. Lorédan.—Le Montagnard.—Poésie : Le chant du "National," par P. Fleuriste.—Amusements.—M. C. Brouard, par F. Picard.—Primes du mois d'août.—Feuilleton.—Choses et autres.

GRAVURES.—Portrait de l'hon juge Dugas.—Le gouverneur-général, lord Aberdeen, et sa famille, chez sir Wilfrid Laurier, à Arthabaskaville.—Portraits de MM. de Lassus et Brouard.—Indiscrétion (double page).—Les courses du Club Le Montagnard au Queen's Park.—Notre page musicale : Chanson pour enfant : Le petit chat.—Gravure du feuilleton.—Deviette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

Quand, malgré soi, on a été forcé de subir une avalanche de sottises, des paroles incompréhensibles, un charabia infect, d'où que vint cette avalanche, avec quel soupir de soulagement on se retrouve dans un monde poli, comme on aspire à pleins poumons cette atmosphère d'exquise urbanité, de douce religion sans terrorisme comme sans bigoterie !

Voilà les délicieuses sensations que donne

L'ORPHELINÉ,

ce roman chrétien, plein de charme, d'un style si pur sans prétention, que nous commencerons dans notre prochain numéro. Ce roman, écrit par Mme la Baronne de Broiard, tout en étant palpitant d'intérêt, est irréprochable et peut être mis entre toutes les mains.

C'est l'histoire d'une fille restée orpheline. Elle épouse un protestant qu'elle convertit et qui meurt, la laissant toute jeune encore, de nouveau seule. La famille de son mari la fait souffrir autant qu'on peut faire souffrir une personne douce, pieuse, sensible, mais — voyez l'action de la Providence : — cette famille est si touchée de tant de douceur, d'abnégation, qu'elle se convertit tout entière.

Avec quel bonheur nous recommandons ce feuilleton à nos aimables lectrices, à nos chers lecteurs qui s'y tacheront : car ils ont du cœur !



Purgandus, le grand, l'infaillible, le seul littérateur du Canada et même des deux Amériques, celui qui fait sonorement retentir les colonnes de *La Vérité* de ses immortels vagissements, s'est de nouveau jeté sur LE MONDE ILLUSTRÉ comme le roquet sur la borne du coin.

Vous ne connaissez pas — par ces temps de prohibition — l'esprit de Purgandi ; vous vous demandez à quel Purgando je fais allusion, surtout si vous n'avez jamais lu Purgandum ? Que le ptyalisme que nous sert *La Vérité* soit bien de Purgando, cela ne peut être mis en doute : le pituiteux écrivain signe ses glaireuses excréments J. F. D. (Jean-Fesse Diafoirus). C'est donc bien Purgandus l'incomparable, celui qui est reconnu apte à *clysterum donare et purgare et semper clysterum donare*.

Le très vénérable Diafoirus, après avoir convaincu d'hérésie NN. SS. les évêques ; après avoir daigné tremper son houssoir dans un ichor quelconque à l'audition des noms de Brunetière, de René Doumic, ces petits écrivailleurs, s'est souvenu qu'il existait quelque chose encore, oh ! si peu de peu chose ! à... arroser.

Mettant de côté le clysoir qu'il suçote lorsqu'il est au repos, il a chargé son algalie, l'a braquée sur LE MONDE ILLUSTRÉ, et fritche ! ! !

Quelle seringuee, mes frères ! ! !

Soyez convaincus que c'est par pure charité que le très infaillible Purgandus houspille ainsi les Princes de l'Eglise, les successeurs des apôtres ; c'est par véritable amour du bien des autres (au moral, bien entendu !) qu'il attaque les journalistes catholiques, jusques aux jeunes personnes que les autres hommes — les cancren ! — savent respecter.

S'il n'y avait pas de chiens enragés, à quoi eussent pu servir Pasteur et son Institut, je vous le demande ? — C'est donc par charité, par pure charité, que les chiens s'enragent : c'est une *Vérité* de La Palisse.

M. Purgandus, par sa façon si délicate de m'attaquer, par les expressions si pleines de mansuétude qu'il emploie, par le semblant d'accusation d'impiété qu'il porte contre le MONDE ILLUSTRÉ, et contre moi qu'il rend responsable de toutes ces infamies, m'oblige à entrer dans des détails personnels nécessaires en la cause. Nos bienveillants lecteurs voudront-ils bien me pardonner cette apologie du moi ?

M. Purgon renie son origine en me traitant de Français. Je ne suis pas plus Français, mais le suis tout autant que lui, mon aïeul ayant quitté la Lorraine — pays de Jeanne d'Arc — à la fin du XVII^e siècle. J'ai eu le meilleur des pères sous le rapport des qualités de l'âme, du cœur, de l'esprit ; ma mère était comme lui, et elle, par exemple, était Française : ce qui fait dire à mes amis que je suis Français par le cœur.

Si cela peut lui être agréable (cela prouve de quelle race étaient ces gens-là, qui constituent ma famille,) je dirai à M. Purgon que ce fut mon arrière-grand-père qui, de sa fortune, soutint les 50,000 hommes de troupes fidèles à Louis XVI dans l'est, lors de la fuite du roi en juin 1791 : ce sacrifice fut inutile, le roi ayant été repris à Varennes grâce à la trahison de Drouet, maître de poste de Sainte-Menehould.

Je lui dirai aussi que mes aïeux étaient considérés comme les plus fidèles sujets des ducs de Lorraine qui, pour hauts faits connus de nous, anoblirent notre famille en 1543 (Annuaire de la Noblesse). Je lui dirai encore que, personnellement, je jouissais des faveurs du roi des Belges, Léopold II, qui ne me refusa jamais les grâces des malheureux pour lesquels je l'implorais, lui rappelant que mon cousin avait été l'un de ses plus fidèles conseillers, ministre à peu près

de tous les portefeuilles, ministre d'Etat, durant cinquante ans et jusqu'à sa mort, presque sans interruption. Singulière anomalie là-bas comme ici : la nation dut lui acheter un hôtel, à ce ministre, et à sa mort en 1884 il ne laissa que six mille dollars de fortune ! Il était cependant de famille aisée.

Je dirai enfin à M. Purgon que je jouissais également de la faveur de l'auguste descendant de Henri IV et de Louis XVI, le roi Henri V, comte de Chambord ; que Sa Sainteté Pie IX daigna me faire manifester à différentes reprises — entre autres par l'actuel cardinal Vanutelli, nonce à cette époque — sa Paternelle satisfaction pour mes actes publics, mes écrits, les œuvres que j'organisais. Tout ce qui précède, avec preuves à l'appui ; ce n'est pas d'aujourd'hui, on le voit, qu'on sait se donner dans ma famille. Certain Consul général à Ottawa pourrait éclairer M. J. F. D.

Que beaucoup d'évêques... mais à quoi bon ? C'est de l'épiscopatisme tout pur, ceci. — Que beaucoup de prêtres très distingués du Canada... mais taisons-nous : ceci, c'est de l'ecclésiasticisme. Un prêtre, d'après *La Vérité*, pas plus qu'un évêque, ne peut être cru lorsqu'il formule une opinion.

Et ce serait maintenant que je songerais à trahir, et notre race, et mon passé, et ma Foi ? Comment êtes-vous donc, pour supposer ces choses chez les autres catholiques ? Tout enfant, j'ai appris à respecter même et surtout nos évêques ; et je m'en glorifie !

Si M. Purgon renie son origine, c'est qu'il est mûr pour l'esclavage. Son injure me rappelle celle de là-bas, qui me plongeait dans une douce hilarité : *Jésuite*.

Les deux sont exactement semblables.

Vous me fites, seigneur,
En me crottant beaucoup d'honneur.

Malgré tout ce que j'ai dû dévoiler, j'avouerai à M. Purgon que je suis moins bien traité que ne l'étaient mes domestiques dans le temps où j'en avais — je n'en suis pas plus fier pour cela — au contraire ! — J'ai à mon actif une augmentation de prospérité sensible dans l'affaire où je suis ; mais si, dans les différents héritages de ma famille, j'ai toujours été *héritier honoraire*, je puis en dire autant du résultat de cette augmentation de prospérité due à moi.

Si M. Diafoirus veut savoir ce que le Français fait pour les Canadiens, qu'il s'adresse aux pauvres partout où j'ai demeuré dans la province : ce moyen est infail-

liblé.

S'il me demande pourquoi je reste, dans les conditions que je viens d'exposer, je vais le lui dire :

Monseigneur notre révérendissime archevêque actuel, et déjà le regretté Mgr Fabre, et le savant M. le chanoine Racicot, vicaire général, et d'autres prêtres éminents — il s'en trouve même en dehors de la *Vérité* — m'ont dit : "Continuez à écrire comme vous le faites ; efforcez-vous de faire le plus de bien possible..." Et bien d'autres choses, qui me donnèrent le courage de subir ma situation. Comme je ne suis ni *épiscopiste*, ni *ecclésiasticiste*, (quel charabia !) un désir de notre premier Pasteur équivaut à un ordre pour moi.

C'est ainsi chez les catholiques, en dehors de la *Vérité*, mais dans la *VÉRITÉ* ; celle-ci est immuable, l'autre... ça varie ou s'avarie, au choix.

D'un autre côté, les jeunes me témoignent une si grande affection, une confiance si entière que je ne mérite pas, vous me l'avez prouvé surabondamment, si j'en avais douté, que mon bonheur est de me donner tout à eux.

Je vous ai dit, chers lecteurs, que le roquet ne peut voir une borne, un coin, une planche, ou encore une toile de maître, un chef-d'œuvre à terre, sans éprouver le besoin de faire agir un émonctoire : singulier passe-temps, mais que voulez-vous y faire ?

Souhaitons, cependant, que Jean-Fesse Diafoirus ne... s'éreinte pas trop à ce jeu et qu'il retourne bien vite au biberon de consolation, ce biberon fût-il clystère, et tout frais encore !

Mais soyons indulgent et redisons du fond du cœur ! "Pardonnez-lui, Seigneur, car il ne sait ce qu'il dit :"

Nous sommes heureux d'annoncer à nos bienveillants lecteurs, le retour de Paris de M. le docteur L.-P. de Grandpré.

M. de Grandpré a passé six mois à Paris dans de laborieuses études : de l'avis des célèbres professeurs de là-bas, ces six mois lui valent au moins deux ou trois ans, et l'un de ces messieurs faisait les plus grands éloges de notre jeune médecin.

Nous souhaitons que son mérite soit reconnu au Canada, et que son exemple soit suivi par nos jeunes étudiants en médecine.

Lord Aberdeen, gouverneur-général du Canada, dont la démission a été acceptée, a voulu, avant son départ, remplir un devoir d'amitié envers le grand Canadien-français qui, après lui, préside aux destinées du pays.

Accompagné de Lady Aberdeen, et de ses charmants enfants, notre gouverneur s'est rendu à Arthabaskaville, chez sir W. Laurier, et y a passé quelques heures de douce intimité, loin des tracasseries et du souci des affaires.

Notre aimable correspondant d'Arthabaskaville, M. Az. Pinsonneault, photographe, a pris un fort beau groupe des illustres familles, et l'a envoyé aussitôt au MONDE ILLUSTRÉ : nos lecteurs seront heureux de garder cette page, à titre de souvenir.

Nos bienveillants lecteurs se rappellent que l'hon. juge M. Dugas a été désigné pour rendre la justice dans le Klondyke. M. Dugas n'a pas accepté formellement jusqu'ici : nous croyons cependant être agréables à nos lecteurs en leur donnant la meilleure photographie de cet homme de bien.

Je suis sûr que certains esprits plus ou moins obtus trouveront à redire à ces mots : homme de bien. Ecoutez un fait qui m'est tout personnel.

Un jour, un pauvre missionnaire me dit :

— Je n'ai plus rien pour vivre, pas un honoraire de messe en perspective, rien ! Je crois que je vais mourir de faim.

Je ne pouvais l'inviter chez moi, je n'avais rien de rien non plus à cette époque, pas plus qu'aujourd'hui, et c'était le très vénéré, l'incomparable M. l'abbé Thérien, le Dom Bosco de Montréal, qui me nourrissait et m'hébergeait.

Je prie le missionnaire de m'assigner un rendez-vous, et je cours, en premier lieu, chez l'hon. juge Dugas, que je n'avais vu qu'une seule fois alors.

A peine ai-je exposé le cas :

— Monsieur, j'ai une nombreuse famille, bien des charges, de fortes dépenses. Mais il ne sera pas dit que ce pauvre missionnaire souffrira de la faim.

Prenant un billet — je ne m'attendais guère à cela ! — l'hon. juge me le remit. Mais jugez de ma stupéfaction, quand je vois... que c'est un billet de cinq dollars !

Je vous l'avoue, la reconnaissance, l'émotion m'étreignit la gorge : je dus rester un moment avant de pouvoir remercier M. Dugas.

La première fois que je l'avais vu, c'était encore pour une affaire de charité.

C'est comme Son Honneur M. Jetté, notre aimable lieutenant-gouverneur, et tant d'autres messieurs de la magistrature de Montréal : c'est dans des affaires de charité que je les ai connus — et c'est pourquoi je les aime et les vénère, nos magistrats canadiens-français : les anglais sont peut-être bons, eux aussi ? — Je ne le sais pas par expérience, mais je le leur souhaite.

L'empereur de Russie, le puissant autocrate, vient de lancer une idée... qu'il n'a pas inventée.

Depuis longues, longues années, un groupe important d'hommes les plus savants, les plus illustres, hommes d'Etat, députés, sénateurs de tous les pays d'Europe, avaient fondé une Association de la Paix. L'une des idées adoptées par ce Congrès permanent — qui d'ailleurs, n'a encore obtenu aucun résultat pratique jusqu'ici, — c'était de soumettre à l'arbitrage

du saint Père, toute question embrouillée entre Etats, tout *casus belli*.

Le Czar a repris et développé cette idée, et il convie les nations guerrières d'Europe... et d'ailleurs, à désarmer toutes, afin de permettre aux peuples de vivre.

Cela part d'un bon naturel : mais le Czar doit savoir mieux que personne, qu'on n'en continuera pas moins à armer avec fureur... pour avoir la paix.

Ce que le saint Père n'a pu obtenir, tous les autocrates de toutes les Russies du monde ne l'obtiendront pas davantage.

Que les catholiques obligent leurs gouvernants, d'abord à compter avec ces catholiques ; ensuite, à regarder le Pape comme le Roi des rois — tout ira bien.

Rodolphe le Fort

LETTRÉ OUVERTE

M. J.-M. Dumontier,
Assist. réd. de *La Vérité*,

Monsieur,

Depuis deux ou trois ans, je suis régulièrement vos articles dans *La Vérité*. J'ai pu constater toute l'érudition dont vous faites preuve chaque fois qu'il s'agit de la partie bibliographique du journal de votre ami M. Tardivel. Mais d'un autre côté, je regrette que dans ces derniers temps, l'esprit de critique se soit emparé de vous, et vous ait fait prendre d'autres allures.

Naturellement, dans ce nouveau champ, vous vous êtes attaqué à plus faible que vous, et, par prudence, vous avez laissé de côté nombre de journaux et de revues dont les principes semblent diamétralement opposés aux vôtres ; vous avez laissé passer nombre de scandales sans rien dire : vous avez, sans protester, laissé agir nombre de personnages : là, il y avait danger de ripostes, ripostes qui eussent fait sur vous l'effet de coups de cravache. Mais chose peu chevaleresque, en vous attaquant aux jeunes gens de l'Ecole Littéraire de Montréal et à toutes les jeunes plumes qui s'essaient, soit en prose, soit en vers, dans les colonnes du MONDE ILLUSTRÉ, vous vous êtes cru, avec raison, à l'abri de toute réplique. Les honnêtes gens apprécieront comme il convient votre manière d'agir. Ils ne sauront s'empêcher de trouver, j'en suis certain, que vous faites là une triste besogne.

Les jeunes gens studieux, aujourd'hui, se font, hélas ! de plus en plus rares, et lorsqu'ils délaissent des amusements et recherchent leurs délassements dans les beautés des arts, littérature ou musique, ces mêmes jeunes gens méritent d'être mieux traités.

Sans doute, leurs écrits ne sont pas du coup des chefs-d'œuvres — vos critiques mêmes en sont-elles ? — et je ne demande pas votre admiration pour ce qu'ils disent. Non, loin de là. Mais il y a loin de l'admiration au ridicule ; et permettez-moi d'ajouter, c'est le fait d'un esprit étroit de ridiculiser sans chercher à améliorer. Une critique digne de ce nom aurait averti ces jeunes écrivains de leurs faiblesses, leur aurait donné d'utiles conseils, au lieu de chercher à les assommer du coup, par une botte portée à l'improviste surtout avec une arme aussi dangereuse que l'est le ridicule.

Remarquez-le bien, monsieur, je ne vous blâme pas de critiquer ce qui mérite d'être critiqué, non ; il y a longtemps que je déplore l'absence de critique dans notre pays. Cela nous manque entièrement, et c'est, selon moi, ce qui fait que notre littérature nationale est si faible et presque stationnaire. Ce que je blâme, c'est d'introduire le ridicule dans la critique : une critique saine encourage l'écrivain et lui donne le désir de faire mieux ; une critique comme la vôtre l'abat et le porte à renoncer au travail.

Eu terminant, monsieur, laissez-moi vous dire ceci : Vous accusez les écrivains du MONDE ILLUSTRÉ de

succomber trop souvent au péché d'admiration mutuelle : vous n'avez peut-être pas tout à fait tort ; mais il est probable qu'en cela, ils agissent un peu par charité. Et s'est un péché que vous ne commettez pas souvent à *La Vérité*, parce que chacun y est trop préoccupé de s'admirer soi-même.

Je n'aurais certainement pas répondu à vos attaques, si la charge que j'occupe à l'Ecole Littéraire ne m'en eût fait un devoir. Car les membres de cette école sont tous de jeunes travailleurs, sérieux, qui désirent bien faire, et, qui, certes, ne méritent pas d'être dénigrés par qui que ce soit. Critiquez-les sans parti pris, vous leur rendrez un service inappréciable, et je serai le premier à vous en remercier.

Croyez-moi, monsieur,

Votre très obéissant serviteur

Guillaume Paulieu

Président de l'Ecole Littéraire.

LE BERCEAU

A la gracieuse Mme J.-N. R..., Arthabaska.

Le petit enfant qui sommeille paisiblement dans son berceau ne ressemble-t-il pas, par sa pureté et son innocence angélique, à une goutte de rosée dans la corolle d'une fleur qu'aucun souffle impur n'a souillée !

Tout est rose à cet âge où l'ambition se contente des caresses maternelles, où l'innocence ne connaît pas encore les soucis, les combats. Tendrement bercé par une mère qui veille avec sollicitude près de sa couche, l'enfant dans ses songes, voit voltiger au-dessus de sa tête des anges aux ailes dorées, qui tour à tour lui parlent, le caressent et lui sourient.

Il semble s'entretenir avec ces esprits célestes dans un langage que nul ne peut comprendre ; seule l'heureuse mère, penchée sur le nid coquet où repose son chéri, croit saisir sur les traits épanouis du cher petit, le sens de ses colloques mystérieux.

Voyez-le plutôt : ses lèvres s'entr'ouvrent pour un gracieux sourire, son front s'illumine, ses petites mains s'élèvent vers le ciel, tout son être frémit ; on dirait qu'il veut prendre son essor vers les régions inconnues, que dans une sublime extase il semble entrevoir. Il dort... Vient-il à s'éveiller ? — Tout un monde se présente à ses yeux étonnés ; il sourit à sa mère qui le contemple avec tant d'amour et de tendresse, un baiser aussitôt effleure son front pur et candide comme un bouton de rose. Des bras de la mère, l'enfant passe dans ceux du père, des frères des sœurs, chacun à l'envi s'empresse de lui prodiguer les plus tendres caresses, de lui dire les mots les plus doux.

Ainsi se passe cette heureuse enfance, inconsciente du bonheur. La vie de cet enfant, dont l'aurore est si douce et si vermeille, n'est encore obscurcie par aucun nuage, troublée par aucune préoccupation. Souvent il déride le front trop soucieux de son père, ramène le sourire sur les lèvres de sa mère et procure des jours de félicité et d'amour au foyer dont il est l'espérance.

Mais attendez, laissez-le grandir, ce jeune enfant. Quel changement ! Le voilà adolescent ! déjà le voilà homme fait. Il s'avance avec précaution d'abord, plus hardiment ensuite, dans les sentiers de la vie.

Heureux, mille fois heureux alors, si dans sa course légère, il prévoit et évite les épines que cachent les roses séduisantes qui l'environnent : car leurs blessures sont mortelles.

L'innocence du berceau est d'autant plus difficile à conserver, qu'elle est plus belle et plus sensible aux atteintes de la corruption.

Gilberte

Plus on fait le bien, plus on est porté à faire le bien.

BERCEUSE

Pour le baptême de ma nièce Française.

*La nuit étend son voile sombre
Sur les champs et sur la maison,
Et la plaine assoupie en l'ombre
Au loin s'unif à l'horizon.
Toute la terre est morte et lasse :
Voici l'homme au sable qui passe.*

*Dormons, Mignon, car ta paupière
Est lasse d'avoir admiré
L'herbe, les cailloux, la poussière ;
La mienne, c'est d'avoir pleuré.
La grenouille en l'étang croasse,
Voici l'homme au sable qui passe.*

*Helas ! le temps viendra bien vite
Où tu pleureras à ton tour :
Mais lors le chagrin qui m'agite
Se sera calmé pour toujours !
Dors, Mignon, la vie est fugace :
Voici l'homme au sable qui passe.*

M. INGRES.

Professeur de Littérature française à l'Université McGill

SOUVENIRS DE ROME

Nous croyons être agréable à nos lecteurs, en leur donnant ci-après une des lettres que notre cher ami, M. Léon des Carries, adressait de Rome à sa famille, en 1869.

Il y a, dans ces épanchements de nos compagnons d'armes, un charme, une poésie, il se dégage, de ces lettres un *parfum de Rome* qui fait bien au cœur.

Notre ami appartient, nos lecteurs le savent, à une des premières familles du pays : ses frères et lui occupent encore actuellement la terre donnée en 1643 au premier des Carries. Monsieur le curé de Saint-Henri est le cousin germain de notre zouave, ainsi que le notaire des Carries de Montréal. Le frère aîné de Léon, M. Jérémie, est député à Québec pour Hoche-laga, maire de Notre-Dame-de-Grâce, préfet du comté. Son frère Téléphore est juge de paix au même village, Léon est secrétaire municipal et négociant.

La lettre que nous publions était adressée à sa sœur.

Valentia, Etats Pontificaux, 19 avril 1869.

Ma chère sœur,

Veux-tu savoir ce qu'est une belle fête à Rome ? Ecoute, je vais te le dire et te dépeindre les choses du mieux que je le pourrai. Pour cela, je ne te recommande qu'une chose : c'est de ne pas faire attention à mon style peut-être bien décousu : tu sais qu'il n'est pas donné à tout le monde d'être habile narrateur.

Je commence donc par te dire que j'ai eu un grand bonheur, celui d'avoir assisté aux noces d'or de N. S. P. Pie IX. Oui ! j'ai assisté à la cinquantième messe anniversaire de celui pour qui je suis à Rome, pour qui j'ai quitté ce que j'avais de plus cher au monde : parents, frères, sœurs et amis. Aux grands sacrifices, de grandes consolations ! Jamais mon cœur n'a senti autant de joie, jamais je n'ai éprouvé autant de consolations que le jour où j'ai assisté à la plus belle cérémonie qu'il y ait jamais eu dans l'église de Saint-Pierre.

Le chant et la musique enlevaient tous les cœurs, mais ce qui donnait le plus d'éclat à la fête, c'était de voir cette multitude innombrable de peuples accourus de toutes les parties du monde. Français, Anglais, Allemands, Prussiens, etc., étaient aussi nombreux que les Italiens. Jamais, l'église la plus grande qui soit, n'a été encombrée d'une foule aussi compacte. Au centenaire de Saint-Pierre, la plus grande fête de ce siècle, l'église n'avait pas été aussi remplie. Il y avait tant de foule, que je me suis trouvé pris comme dans un étou : aussi à peine ai-je pu voir la moitié du visage du saint Père au moment où il disait sa messe.

Sais-tu où j'avais la pensée pendant tout ce temps ? Toi-même tu n'aurais pu faire autrement que de songer au bonheur qu'auraient eu nos bons parents d'assister à une aussi grande réjouissance. Sans cesse, mon cœur et mon esprit étaient au milieu de vous ; je me disais : Que de bonheur, que de joie vous éprouveriez si tous vous étiez présents à cette grande fête ! Mais, dans ce monde, nous ne pouvons pas tous être également heureux ; aussi, la pensée qu'un jour nous

irons au ciel me consolait de ne pas vous voir avec moi partager le bonheur que l'on goûte dans la Ville Éternelle.

Vers les quatre heures de l'après-midi, déjà, une foule plus nombreuse que celle du matin encombra la place Saint-Pierre ; les fidèles soldats de Pie IX chantaient des hymnes en son honneur. Plusieurs corps de musique faisaient retentir l'air des accords les plus harmonieux, et l'écho en répétait les doux sons. Bientôt l'on perçoit dans le balcon de la basilique l'immortel Pie IX, qui venait bénir son peuple. Le Père des catholiques contemplant avec amour ces nombreux enfants, venus des quatre coins de la terre pour célébrer ses noces d'or et lui faire des présents. La joie rayonnait sur son auguste front et tout en lui semblait nous dire, qu'il reconnaissait en cette fête le triomphe de l'Eglise.

Peut-on imaginer quelque chose de plus beau que de voir tout l'univers prosterné aux genoux du Souverain Pontife et lui faire de magnifiques présents d'un prix infini ? Les dons en argent que le saint Père a reçus, se montent à des millions. Les présents en ornements d'église s'élèvent à des prix considérables. En outre, ses sujets lui ont fait présent de toutes les productions de son royaume, chaque ville a fourni son contingent. La Belgique, dit-on, lui a fait don de douze pièces de canons : je crois que l'on n'aura pas besoin de s'en servir d'ici à longtemps.

Le soir a eu lieu le feu d'artifice : c'est une belle chose, à Rome, que ces feux de joie, qui sont l'admiration de tous les étrangers. Pour te raconter ceci de manière à te donner une idée exacte, il faudrait une plume plus capable que la mienne, il faudrait la plume d'un poète. J'aurai beau faire, je te préviens, je n'en viendrai pas à bout.

Le feu commença par de gros volcans qui lançaient dans les airs leurs feux variés de mille couleurs ; encore un autre volcan plus gros que les deux premiers, et plus beau en comparaison. Viennent ensuite les fusées qui montent dans les airs en serpentant et font pousser des cris d'admiration à tous ceux qui les contemplent. Ce qu'il y avait de plus beau à voir, c'était la représentation d'un monument, le tout en fusées. Toute la façade s'est illuminée d'un seul coup aussi vite qu'une éclair se fait voir. Bientôt, toutes les lumières, de rouges qu'elles étaient, deviennent violettes, et ensuite prennent une couleur verte au moyen de feux de Bengale (je n'ai jamais vu semblables feux au Canada).

L'illumination de la façade étant finie, au moyen de fusées l'on représente une bataille ; le roulement du feu de peloton se fait entendre semblable au bruit du tonnerre ; de temps en temps, on entend le canon qui gronde, mais de véritables coups de canon : car il y en avait deux sur la place Montorio, où toute la scène s'est passée. Après ce bruit épouvantable d'un combat, l'on fit voir un beau jardin tout émaillé de fleurs variées par leurs couleurs ; on voyait la verdure qui orne les plates-bandes et tout ce qui peut faire l'agrément d'un paradis terrestre. Au milieu de ce jardin coulait une belle fontaine ; et encore, au moyen du feu de Bengale, l'eau paraissait de différentes couleurs. A ce spectacle si agréable à la vue, succédèrent, par illumination, les armes de Pie IX, le tout en feu d'artifice. On voyait ces mots : "Vive Pie IX, Pape, Pontife et Roi," en lettres d'or, en lettres de feu. Les applaudissements ne finissaient plus et les cris de : "Vive Pie IX !" se faisaient entendre par plus de cent mille voix.

Enfin toutes ces beautés, avant-goût du Ciel, se terminèrent par un feu de Bengale qui éclaira si bien la place où la foule s'était réunie, qu'on se fût cru en plein jour ! Au milieu de cette immense place, s'élevait un grand jet d'eau : les couleurs variées qui se reflétaient sur l'eau jaillissante, lui donnaient les beautés de l'arc-en-ciel. Il était déjà onze heures du soir. Il fallut se retirer, non sans regretter qu'un si beau spectacle fût fini si vite.

Les rues n'étaient pas assez larges pour contenir les gens retournant chez eux. Chacun avait peur de se faire écraser ; les dames surtout étaient dans une grande crainte. Pendant plus de vingt arpents, j'eus une dame et sa demoiselle qui m'escortèrent en me tenant par le bras, tant elles avaient peur de tomber

au milieu de la foule. Je les protégeai du mieux que je pus, et tout le long du chemin, c'était des mille remerciements qu'elles me faisaient (Mille grazie, signor, me disaient-elles à chaque instant.) Les vraies dames Romaines ne dédaignent pas les Zouaves, comme elles feraient d'autres soldats.

Le lendemain fut encore grande fête ; c'était la continuation des Noces d'or. Il y eut grande revue des troupes à la Villa Borghèse par son Excellence le général Kanzler. Je les ai vues toutes défilant du Pincio, où je n'étais mis avec deux de mes compagnons. Ce n'était rien de bien étonnant pour moi, car j'en ai vu de plus grandes au Camp d'Annibal. Tout ce que je t'ai raconté, jusqu'à présent, n'est rien en comparaison des grandes illuminations par toute la ville de Rome, qui se firent le lundi soir. Je partis donc avec M..., qui est maintenant caporal, pour faire le tour de la ville et satisfaire la curiosité de nos yeux.

Notre départ se fit du Cercle Canadien. En sortant, nous apercevons, dans les trois croisées au-dessus de la porte, les armes de Pie IX, les armes du Canada et le drapeau canadien. De là, nous nous rendons sur la place de la Minerve, afin de contempler la représentation de la nouvelle façade de l'église de la Minerve. On dit que cette illumination coûte plus de douze mille francs. Rassasiés par ce spectacle, nous dirigeons nos pas vers le Corso, la plus belle rue de la ville ; il y faisait aussi clair qu'en plein jour. Non seulement toutes les maisons du Corso étaient resplendissantes de lumière, mais encore la plus petite rue de Rome. Dans toutes les croisées qui donnent sur les rues, il y avait des lumières. Du Corso, nous avons pris la rue Ripetta et nous sommes parvenus au bord du Tibre. Tous les vaisseaux étincelaient de lumières. Nous y avons stationnés au moins une demi-heure pour voir l'effet que tous ces feux faisaient sur l'eau dorée du Tibre. Mais ce qui excitait le plus notre admiration, c'étaient de petits bateaux tout en fusées qu'on lançait à l'eau : on aurait dit d'un combat naval ; les bombes pleuvaient de toutes parts. J'aurais pu passer toute la nuit à contempler un tel spectacle ; mais il fallait voir davantage. Au bout de la rue Ripetta, on aperçoit la croix de Mentana brillante de lumières.

Nous commençons à être fatigués de marcher, et déjà il se faisait tard ; nous résolûmes de nous rendre au fort Saint-Ange, où brillait un soleil dont la lumière ressemblait à celle du jour. Combien il nous restait encore de choses à voir ! Mais dans une si grande ville, on ne peut aller partout. Minuit allait sonner, et nous n'avions pas encore vu le quart des illuminations.

Le saint Père est sorti du Vatican pour se promener le soir dans la ville et admirer tout ce que l'on faisait en son honneur. Il était en voiture et la foule se pressait pour l'acclamer, les mouchoirs s'agitaient, le cri de *Viva Pio Nono* se répétait avec enthousiasme.

Que les ennemis du Pape viennent donc dire maintenant que ses sujets sont des rebelles, qu'ils ne veulent pas de son gouvernement. N'est-il pas évident que c'est la rage qui fait parler ainsi les ennemis de l'Eglise ? Malgré toutes ces preuves de dévouement de la part des Romains envers leur Souverain, l'Italie cherchera toujours à renverser le Souverain Pontife. Maintenant elle n'y peut rien faire : mais plus tard, elle essaiera encore. Pour le présent, la révolution est écrasée : mais le serpent cherchera toujours à mordre le pied de celle qui lui écrase la tête. Oui, l'Eglise écrasera toujours la révolution qui fait d'inutiles efforts pour la renverser. Qu'avons-nous à craindre, après l'immuable parole de Notre Seigneur Jésus-Christ : "Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle."

Réjouissons-nous donc maintenant avec le saint Père d'un si beau triomphe pour l'Eglise ; prions Dieu qu'il maintienne la paix dans l'Europe, jusqu'à ce que le Concile œcuménique ait eu lieu, et espérons qu'après ce temps, il y aura une longue paix sur la terre. Il y a assez et trop longtemps que les hommes se font une guerre acharnée : le temps doit venir où ils ne s'entre-tueront plus, où ils s'aimeront tous comme des frères. S'il faut que la guerre recommence, il se fera dès

massacres épouvantables, vu les moyens de destruction qu'il y a de nos jours. Il faut espérer que cela ne viendra pas de sitôt.

Chère Sœur, tu as dû penser pendant un certain temps que je t'avais oubliée : non ! Seulement, c'était les *matériaux* qui me manquaient pour faire la charpente de ma lettre : je crois que celle-ci te dédommagera du temps perdu et du désir que tu avais de recevoir une lettre de ton frère que tu n'as pas vu depuis quatorze mois aujourd'hui.

J'aimerais à ce que tu conserves cette lettre. Tout ce que je vous écris n'a aucun style et le tout est rempli de fautes impardonnables. Pour bien faire une chose, il faut la remettre vingt fois sur le métier, ce que je ne puis faire dans ma condition de soldat. Tout ce que tu as sous les yeux, c'est l'original, le premier et : je n'en fais pas de copie, parce que le temps me manque ; aussi conserve toutes mes lettres.

Embrasse pour moi ma chère Esilda, que je n'oublie pas ; fais-lui part de cette lettre. Mes amitiés aux demoiselles de notre coteau qui sont avec toi à Villa-Maria. La grosse Caroline, il ne faut pas oublier de lui donner un gros baiser pour moi. Encore onze mois, et nous nous reverrons ; tu vois le temps qui s'est écoulé depuis notre séparation : ça n'a pas été long ; eh ! bien, il en reste encore moins à faire, et tout nous porte plus à l'espérance de nous revoir. Je t'embrasse de tout mon cœur, c'est de bien loin, mais ça ne fait rien. Reçois ces embrassements de ton frère très affectueux. Adieu.

LÉON DES CARRIES,
Z. P. C.

LES PATRIOTES VENGÉS

1837-38

Dans des notes que j'ai compilées sur les événements de notre *Guerre des Paysans*, je retrouve aujourd'hui l'anecdote suivante, due à la fine plume de défunt Lusignan et que je crois devoir reproduire pour la plus grande satisfaction des lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ qui sont pour un grand nombre, des descendants des preux de 1837-38.

Les Anglais, défaits, battirent en retraite sur Saint-Denis qu'ils mirent à feu et à sang. Les officiers, devenus maîtres de la maison de M. Masse, aïeul de Lusignan, y installèrent leurs quartiers, et promirent la vie sauve au personnel de la maison si on consentait à les y nourrir pendant leur séjour.

Écoutez Lusignan, raconter lui-même l'aventure :

La nourriture fut bonne comme le logement, sauf un matin. La veille au soir, ma mère, ses sœurs et la servante avaient préparé viande et légumes pour je ne sais quelle gibelotte, quel ragoût, et elles étaient allées se coucher. Un officier voulut pénétrer, durant la nuit, dans la chambre de la cuisinière ; celle-ci avait entassé chaises sur chaises auprès de sa porte, et quand elles culbutèrent l'officier se sauva, la bonne cria, tout le monde fut sur pied, le coupable reconnu et mis aux arrêts par le capitaine Douglas. La servante se leva de bon matin et descendit dans sa cuisine. Après avoir mis son chaudron sur le poêle, et de l'eau dans son chaudron, elle y versa le contenu d'un plat qui était sur la table. Soit excitation, soit obscurité, elle se trompa de plat et mit au feu les pelures de pomme de terre et de poireaux, les queues d'oignons et les grattures de carottes, en un mot tous les débris de légumes et de viande qui devaient être jetés. On se figure sa consternation quand elle découvrit son erreur, à l'heure du déjeuner. Les officiers se mettaient à table, elle ne voulait plus les servir, elle tremblait de tous ses membres.

Quel plat pour un plat de résistance ! Ma mère, qui n'avait alors que dix-huit ans, — la seule des femmes de la maison qui comprit quelques mots d'anglais, — prit son courage à deux mains et fit le service de la table. Vous dire qu'elle était rassurée, vous ferait hausser les épaules ; c'est en tremblant qu'elle apporta la fameuse fricassée. Elle s'attendait à une tempête d'indignation quand les convives goûteraient au margouillis. Il était trop tard pour le remplacer. Les officiers furent bien un peu surpris à première vue de ce qu'on mettait dans leurs assiettes ; ainsi prenaient-ils l'un après l'autre, soit avec leurs doigts, soit au bout de leur fourchette, qui une pelure, qui une queue d'oignon, qui un autre restant, et demandaient-ils à ma mère ce que c'était.

— C'est de la sarriette, répondait-elle à l'un ; du persil à l'autre ; du cerfeuil à un troisième ; et tous reprenaient à tour de rôle, en claquant de la langue :

— Bonne, bonne, bonne !
Ils croyaient sans doute que c'étaient des herbes indigènes, dont ils n'avaient pas encore goûté.

Les patriotes venaient d'avoir, à leur insu, leur petite vengeance, car les pillards et les incendiaires avaient mangé avec délices ce qui fait les délices de nos basses cours.

C'est, que je sache, la seule note gaie des événements de Saint-Denis.

VARENNES.

LE DEJEUNER DE BÉBÉ

Ami lecteur, n'est-ce pas que Bébé est beau avec ses petites mains, ses petits bras potelés, ses yeux si intelligents, ses traits réguliers ? Combien sa bonne mère doit en être glorieuse ! Sais-tu, Bébé, tiens, je serais heureux de te porter dans mes bras. Ne peux-tu me parler ? Mais non, il est trop occupé, car sa tendre minette, mollement appuyé contre sa tête et faisant son dos rond, vient lui rendre visite et lui demander en même temps de partager son déjeuner. Prends garde, minette, ne fais pas ta méchante. Oh ! si tu allais blesser la gentille petite menotte qui se tend



déjà vers toi pour t'offrir la part qu'il te réserve ; car, vois-tu il a si bon cœur, bébé ; il n'est pas gourmand. — Minette, fais bien attention ; son petit doigt rose est si délicat ! Et puis, petite mère n'est certainement pas loin.

Ah ! anges chéris, vous êtes bien la joie du foyer conjugal, aussi, nous vous aimons bien et vous savez quelquefois en profiter pour devenir exigeants.

Au revoir, mon cher bébé, car je vois que maman t'attend pour faire ta toilette et te mener promener. Au revoir ! — Dr J.-N. L.

DIVINATION PAR LES GRAINS DE BEAUTÉ

« Je puis dire si vous avez l'âme blanche ou noire, d'après les dimensions du seing que vous avez au visage. »

Il est encore nombre de personnes assez crédules, pour croire aux révélations de l'avenir à l'aide des cartes, du marc de café, de la chiromancie, de la graphologie, de... j'en passe.

Mais est-il jamais venu à l'idée de nos belles curieuses de consulter un oracle, tout naturellement à leur portée : les grains de beauté ?

On discute la question de savoir si les seings éparpillés sur le corps humain doivent être considérés comme une tare ou s'ils méritent réellement l'appellation de grains de beauté ; il n'y a point de doute quant à leur signification.

La lecture du caractère par l'extérieur est une science à laquelle on arrive par une observation du corps en général, mais plus particulièrement par celle du visage. De même obtenons-nous, par l'inspection des grains de beauté, une connaissance des qualités et des attributs de l'âme. Nous ne ferons que mentionner un fait connu et qui a fourni, il y a quelques années, la trame d'une comédie : *Le signe* ; nous voulons dire la correspondance des seings sur le visage avec d'autres grains sur différentes parties du corps : un grain de beauté sur le front, par exemple, se trouvera répété sur la poitrine, chacune de nos lectrices peut éprouver par elle-même la vérité du fait.

— Mais, je vous assure, nous observera l'une d'elles, que je n'ai aucun grain de beauté.

C'est chose impossible. Toute créature humaine porte, au moment de sa naissance, sur quelque partie du corps, l'empreinte du signe du Zodiaque ou de la planète qui présidait à l'heure de sa nativité. Les grains de beauté sont contingents à celle-ci et doivent leur existence à l'influence des signes célestes auxquels ils correspondent par leur forme et leur position. L'une et l'autre varient selon que domine telle ou telle planète.

On peut, en conséquence, déterminer non seulement le caractère, les goûts et les dispositions d'une personne, mais jusqu'à un certain point son avenir, d'après la position locale, la relation et l'apparence générale de ces marques. On peut en tirer une signification plus juste que n'en donnera jamais l'étude de la chiromancie ou de la phrénologie.

Les grains de beauté sont de trois couleurs : rouges, couleur de miel, ou noirs.

Ils sont plats ou s'élèvent comme de petites loupes.

Il serait trop long de décrire ici, *in extenso*, les différentes positions des grains de beauté et d'en tirer la signification.

Nous nous bornerons à donner une indication générale : les seings qui se trouvent sur le côté droit du corps sont, généralement, le symbole du bien : ceux sur le côté gauche dénotent, la plupart du temps, du malheur ou des dangers.

Maintenant, quelques exemples :

Si, à la nativité, le soleil se trouve dans le signe du Bélier et ascendant, la marque de ce signe se trouvera sur la tête ou sur l'oreille gauche. S'il se trouve dans le signe du Lion et ascendant, les signes se trouvent sur la poitrine à gauche.

Au bord du menton, le grain de beauté annonce, pour la femme, la bonne fortune, un heureux mariage et une longue existence, de quelque couleur qu'il soit, le noir excepté.

Au côté droit de la lèvre supérieure, à un doigt au-dessus de la bouche, un seing annonce une excellente fortune chez l'un et l'autre sexe. La femme qui possède un tel signe sera : avenante, gracieuse, saine de corps, soigneuse des biens de ce monde. Elle se mariera bien et vivra heureuse. Elle sera une bonne épouse et une mère exceptionnellement fortunée.

P. GÉRAUD,

LÉGENDES HONGROISES

Notre-Seigneur se promenait un jour sur la terre ; comme il avait faim, il se dirigea vers la maison qu'il aperçut et demanda à la femme qui s'y trouvait de lui donner, pour apaiser sa faim, quelque chose des biens que Dieu lui avait accordés.

Mais la femme était très avare, elle dit qu'elle ne pouvait rien donner, car elle-même vivait au jour le jour et, depuis la veille, elle n'avait rien eu, il ne se trouvait même pas une bouchée de pain à la maison.

Cependant, elle ne disait pas la vérité, car dans son four six beaux pains blancs finissaient de cuire. Jésus lui dit :

— Puisque vous ne voulez rien donner aux pauvres, le Dieu tout-puissant ne vous donnera plus rien !

Et il poursuivit son chemin.

Quand la femme alla ouvrir son four, elle vit que ses beaux pains étaient transformés en pierres.

E. HORN.

Lauréat de l'Académie Française

VOX TEMPORUM

Aux poètes

I

Malgré le passé que le temps ravive,
Et nos cœurs qui vont se ressouvenir,
Eveillons sans cri notre douleur vive
Et fermons les yeux sur notre avenir...

Laissons croître en paix toute l'amertume
De la vie amère et de ses sanglots :
Sur notre océan telle est la coutume
De se contempler au courroux des flots...

Aux jours d'autrefois, en notre âge ride,
Nous n'avions pas vu les spectres malheurs,
La prunelle glauque et le teint livide,
Mêler leurs fronts vils à nos jeunes pleurs.

Nous n'avions pas vu cet élan des âmes,
Rêvant l'amour pur et les jours plus beaux,
Implorer soudain, criant leurs sésames,
La porte qui mène aux vers des tombeaux...

Car nous aimions l'herbe et le crépuscule,
Le papillon noir et le grand lys blanc,
Les cloches du soir, l'humble renoncule
Et la perle claire à son sein tremblant...

Nous allions courir au profond des plaines,
Par les champs semés, dans les gerbes d'or ;
De fleurs et de fruits nos mains étaient pleines,
Le printemps chantait le blond messidor...

Ah ! chers souvenirs que l'instant répète,
Pourquoi vivre encor si vous n'êtes plus !
Tout ne fuit-il pas, dans l'âpre tempête,
Vers le gouffre où vont les jours révolus ?...

Non ! car tout reparte en notre mémoire :
Ces rêves d'enfant sont nos vers rongeurs ;
Bien que l'azur se revête de moire,
Nous pleurons dans l'ombre, errants et songeurs...

D'autres ne sont plus qu'une vieille rouche
Attachée aux flancs de l'antique écueil ;
Que chasseur avide ou gibier farouche :
Le jeune berceau parle au vieux cercueil,

L'amour est un chant qu'on ne sait plus taire,
Le sourire ? un mot plus qu'artificiel,
La gloire ? une fleur qui rend à la terre
Le peu de beauté qu'elle prend au ciel !...

II

N'importe cela... Vivons, nous, qui sommes
Les rêveurs d'hier ou de l'aujourd'hui ;
Vivons, nous, la haine ou l'espoir des hommes :
Bientôt nous saurons où l'Œuvre conduit...

Chantons les climats où la plume mène,
Chantons la candeur, l'astre, l'univers ;
Respectons du pas sur la route humaine
Le grillon qui chante et les gazons verts...

Et voyant alors que notre âge arrive,
Dans la paix de l'ombre et la volupté,
Nous reposerons sur la fraîche rive
Où chante à jamais l'immortalité.

Arthur de Bussières
de l'École Littéraire.

LES ILLUSIONS D'OPTIQUE

Les miroirs.—Les miroirs plans nous fournissent un bel exemple de ces illusions.

Si vous entrez dans une de ces belles boutiques modernes, où les murailles sont remplacées par de grandes glaces sans cadres, placées les unes vis-à-vis des autres (par le moyen que les glaces reproduisent alors, non seulement les corps interposés, mais encore les images de ces images, et ainsi de suite à l'infini), il vous semblera que cette boutique est une grande galerie, où les mêmes objets se répètent à des distances égales.

Le bâton brisé.—Prenez un bocal plein d'eau et plongez-y un bâton. Par l'effet de la réfraction de la lumière, il vous paraîtra que le bâton est coupé à l'endroit de la surface du liquide.

Le mirage.—Le phénomène du mirage est encore dû à la réfraction de la lumière.

Le mirage se remarque surtout en Egypte, dans le grand désert de Sahara ; on l'observe encore à Genève du côté de Dunkerque, au village de Gruissan (Aude, France), et en quelques autres endroits.

C'est pendant l'expédition d'Egypte que Monge, fondateur de l'école polytechnique, en donna le premier l'explication.

Le mirage nous fait apercevoir les objets lointains, lorsque le temps est calme, renversés comme s'ils étaient réfléchis par une nappe d'eau.

Le kaléidoscope.—Le kaléidoscope est un petit instrument composé d'un tuyau cylindrique en carton ou en métal ; il est fermé à une de ses extrémités par un verre dépoli. On a placé au fond de menus objets : fragments de verre coloré, clinquant, fleurs artificielles, etc. Tous ces objets sont maintenus par un verre transparent qui les enferme comme dans une boîte. L'intérieur du tube comprend encore deux lames de verre poli, doublées de papier noir et formant un angle de 60 degrés ; elles sont maintenues immobiles par l'obturateur de la seconde extrémité du tube.

Lorsque vous regardez par l'oculaire du kaléidoscope, vous voyez des images d'une symétrie parfaite, et qui changent à chaque moment, en tournant l'instrument entre les doigts ou en l'agitant.

Panoramas, dioramas, cosmoramas.—Les panoramas ne sont autre chose que de grands tableaux disposés en rond. Un des artifices les plus importants est d'isoler complètement le spectateur du tableau, afin que les bords de celui-ci ne soient jamais aperçus ; il faut encore que le tableau soit éclairé par en haut comme dans la nature. Le spectateur doit avant d'entrer dans la rotonde d'exposition, parcourir un certain nombre de corridors obscurs et il faut que l'endroit où il devra être soit faiblement éclairé.

On obtiendra ces divers résultats en mettant le lieu d'observation—sur une plate-forme à laquelle on est conduit par un escalier à vis. Au-dessus est une toile imitant un nuage et soutenue par en haut, masquant ainsi les trous par lesquels arrivent la lumière et le bord supérieur du tableau. Enfin, à la partie inférieure, on a mis en repoussoir des objets naturels : masses de terre,—arbustes, pierres, etc. pour cacher le fond du tableau qui doit représenter un lieu élevé. Si la peinture est bien faite, on ne distinguera plus le véritable relief qui semblera se continuer à perte de vue.

Les Dioramas sont des toiles qui représentent deux aspects de la même scène, elles ne sont pas, comme dans le panorama, disposées en rond, mais elles sont tendues sur une muraille.

Le peintre a d'abord peint sur cette toile, bien transparente, une première vue, en ayant soin de ne pas mettre des couleurs épaisses ; le derrière de ce tableau est peint aussi, suivant les mêmes contours que le premier dessin ; mais avec des couleurs plus foncées et avec certaines modifications. On éclaire d'abord ce dessin par devant et par derrière ; puis, peu à peu, on diminue la lumière de devant et on augmente celle de derrière.

Les cosmoramas sont des peintures disposées horizontalement sur une table et réfléchies par des miroirs inclinés. Les tableaux sont éclairés par des lampes placées de manière à n'être pas réfléchies par les miroirs, et ne peuvent, par conséquent, pas être aperçues par les spectateurs. En face de chaque miroir est une bouteille bi-convexe servant de regard au spectateur.

Phénomène de contraste des couleurs.—De même que les images laissent sur la rétine une—impression persistante, on peut constater que les couleurs donnent lieu lieu à des phénomènes correspondants, points de départ d'effets singuliers, qu'on appelle *contrastes*. Ils sont dus à ce que l'œil, encore impressionné par une couleur, est soumis à l'influence d'une couleur différente.

Placez sur une feuille de papier vert un petit carré

de papier blanc, et recouvrez le tout d'une feuille de papier transparent, le petit carré paraîtra rose : c'est donc la couleur complémentaire du vert qui apparaît. C'est là ce qu'on appelle le *contraste simultané*.

Sur une feuille de papier blanc, ou mieux de papier gris, vous placez un petit carré de papier rouge, et, tandis que vous fixez celui-ci, si on le retire rapidement de dessous les yeux, vous verrez très nettement apparaître à sa place un carré vert de même grandeur : c'est ce qu'on appelle *contraste successif*.

Fatigue rétinienne et images consécutives.—Regardez pendant quelque temps le soleil, vous serez ébloui, c'est-à-dire incapable, pendant un certain temps, de voir autre chose ; de plus vous aurez devant les yeux l'image du soleil mais en couleur sombre.

Dessinez en noir une figure : tête d'homme, par exemple.

Examinez pendant quelque temps et fixement cette image vivement éclairée ; portez ensuite les yeux au plafond, vous apercevrez très distinctement le même dessin en blanc sur un fond plus sombre. Si la figure avait été blanche, elle aurait apparu, dans les mêmes conditions, en noir.

Ces effets sont dus à une fatigue de la rétine, qui se trouve inapte à recevoir de nouvelles impressions bien nettes, tant qu'elle est encore sous l'influence d'objets vus dans une vive lumière. C'est aussi à ces mêmes faits qu'on doit demander l'explication des difficultés que nous éprouvons à distinguer les objets quand d'un lieu bien éclairé, nous passons brusquement dans un local obscur. Il faut que l'œil s'habitue peu à peu au nouveau milieu dans lequel il se trouve, et que la vive impression causée par la lumière se soit dissipée.

Il existe encore beaucoup d'autres illusions d'optique, aussi très intéressantes, mais je m'arrêterai ici ; je n'ai voulu donner qu'une idée de ces importantes illusions de la vue. Je n'abuserai pas de la bienveillante attention du lecteur qui m'a suivi dans cette énumération rapide.

Paul Calmet.

LES GRANDES PROFONDEURS DES MERS

On n'est pas parfaitement fixé sur la profondeur des mers, car les grands sondages sont fort malaisés à exécuter ; on sait cependant que l'océan Pacifique, par exemple, présente d'effroyables gouffres remplis de mystères et de ténèbres.

M. Warthon, savant anglais, vient de faire de nouvelles recherches à ce sujet.

Il pense que la plus grande profondeur du Pacifique se trouve en un point situé par 23° 40' latitude sud et 175° 10' longitude ouest de Greenwich, et le navire le *Penguin*, qui l'explorait, y a brisé sa ligne de sonde, après en avoir dévidé 4.900 brasses sans avoir touché le fond.

Deux fois le même accident s'est produit.

Il faut espérer qu'on finira par réussir à nous donner la valeur exacte de cette profondeur, qui est en tout cas, de 245 brasses déjà plus considérable que celle qu'on a relevée près du Japon.

Le point signalé par M. Wharton aurait 8.918 mètres de profondeur.

Jusqu'ici, c'étaient les points voisins des côtes du Japon qui détenaient le "record" de la profondeur ; les voilà au second rang.

Il est permis de se demander, à cette occasion, ce que devient un navire coulant en cet endroit, ou même un cadavre jeté à la mer après avoir été cousu dans un sac avec le boulet traditionnel ? Arrivent-ils au fond ? Ne restent-ils pas suspendus dans le liquide en raison de l'accroissement de pression et de densité ? Ou bien sont-ils lamentablement aplatis avant de toucher le fond ? Voilà un problème pour exercer la sagacité de nos physiciens et nous le livrons à leurs méditations.

M. ANTOINE LASSUS

Nous publions aujourd'hui le portrait de M. Antoine Lassus, de la célèbre librairie Hachette et Cie de Paris.

M. Lassus est né dans l'Ariège, ce beau pays assis sur le penchant des Pyrénées. Les enfants de ces superbes montagnes sont en général remarquables par leur stature, comme leur caractère s'imprègne de la sauvage nature qui les environne. Aussi sont-ils plus graves, plus profonds que les habitants des plaines.

Mais l'Ariège n'est pas loin non plus des rives fleuries de la Méditerranée : le département de l'Aude seul l'en sépare. Outre donc ce caractère réfléchi qui distingue les montagnards, il y a une poésie douce et aimable chez eux : nous n'en voulons pour preuve que ces charmants poètes Roumanille, Mistral, et les Félibres, formés par ces maîtres. Ils se souviennent toujours de Clémence Isaure, cette belle et poétique Toulousaine qui les dota, il y a quatre cent-huit ans, de leur Académie des *Jeux Floraux*.



Photo Laprés & Lavergne

M. A. Lassus fit ses études à Pamiers, les compléta à Toulouse ; ses aptitudes le portèrent à l'étude si absorbante de la géologie, et plus particulièrement de la minéralogie. C'est ce qui le conduisit, par trois fois, au Transvaal, dans le fond méridional de l'Afrique. Chargé de ces voyages pour le compte de capitalistes français, il remplissait, en même temps, des missions commerciales dans l'Afrique du Sud pour de puissantes maisons.

Il parcourut presque tout les pays du monde ; lorsqu'il nous arriva, à Montréal, il avait visité, en ce même voyage, l'Amérique du Sud, les Indes, la Chine, le Japon, arrivant de là par le Pacifique à Vancouver.

Son intention est de se consacrer, à l'avenir, et d'une manière toute spéciale, aux intérêts de la Maison Hachette et Cie, au Canada et aux États-Unis.

Nous ne doutons aucunement qu'il ne réussisse ; pour nous, nous nous mettons à son entière disposition dans ce but.

FIRMIN PICARD.

AU JARDIN DE MONSIEUR LE CURÉ

Quel joli soleil, ce matin, sur la campagne joyeuse !
Quel joli soleil dans le ciel bleu pâle — très pâle, presque blanc — sur les grandes prairies perlées de rosée, entre les petites feuilles toutes jeunes des arbres — toutes jeunes et toutes fripées encore par le long emprisonnement dans le bourgeon rigide et qui s'étirent coquettement sous la première caresse d'avril.

Et comme les petites feuilles vert tendre, l'herbe

des prés, la violette du buisson, l'oiselet qui passe, l'insecte qui court parmi les brindilles semblent heureux de vivre !

Il se promène dans son jardin, monsieur le curé. Les bras croisés sur la poitrine, sur sa soutane un peu vieille et lustrée aux coudes, constellée de petites taches suivant la lignes des boutons, son livre à la main, son livre de prières, il arpente d'un pas régulier, rythmique et tranquille, l'allée blonde ; le sable craque sous ses souliers cirés à boucles de métal ; sa longue ceinture parfois, voltigeant derrière lui, frôle de ses effilés noirs les buis encore humides, les églantiers des plates-bandes.

Il est fort bien entretenu et râtissé, le jardin de monsieur le curé, et il a une bonne figure bien honnête de jardin bourgeois, avec ses carrés de légumes, ses espaliers corrects, ses longues rangées d'arbres fruitiers — de jardin bourgeois bien honnête, dédaigneux d'un vain luxe, soucieux plutôt de l'utile que de l'agréable. Il y a de beaux oignons, des poireaux, des salades, de l'oseille en bordure, de gros choux alignés, des poiriers magnifiques, tout blancs de fleurs. Il fait vraiment plaisir à voir. Et là-bas, tout au fond de l'allée droite, sous la tonnelle de cyprès et de chèvrefeuilles, la bonne vierge de plâtre, dont un rayon effleure la joue, sourit d'un air content — d'un air content, le pied sur la tête du serpent qui mord une pomme.

Quel beau soleil !... Les moucherons joyeux volent dans la lumière ; les giroflées, au bord de la maison, ouvrent leurs pétales couleur d'or : dans sa cage à la fenêtre de la cuisine, le canari de Marie-Rose — la vieille servante — n'en finit plus, d'égrener ses roulades ; et Friquette, la petite chatte rousse, allongée sur le perron, dans l'endroit qu'elle a jugé le plus confortable, le mieux exposé à la chaleur bienfaisante, lisse, nonchalamment, voluptueusement ses poils...

Mais un coup de sonnette a retenti ; puis un bruit de voix... Monsieur le curé a levé la tête. Et voici Marie-Rose qui s'avance, essuyant ses mains à son tablier.

— Monsieur le curé, c'est Jean-Marie... qui vient vous chercher... pour sa mère qui est au plus bas, à ce qu'on dit, elle va mourir.

Monsieur le curé a levé la tête, interrompu son bréviaire, et tout de suite il plonge, dans sa poche profonde, son gros livre de prières :

— J'y vais, j'y vais !...

Il plonge, dans sa poche profonde, son gros livre de prières. — C'est la vieille Françoise qui va mourir... — Et il presse le pas.

Ses gros souliers cirés, à boucle de métal, font craquer le sable des allées. Sa longue ceinture, voltigeant derrière lui, frôle de ses effilés noirs les buis encore humides, les églantiers des plates-bandes.

Et, quand il a disparu derrière la porte verte — la petite porte basse qui s'ouvre sur le sentier en face de la sacristie — tout rentre dans l'ordre et dans le calme, sous la blonde lumière, dans le jardin peuplé de poiriers et de pommiers en fleurs ; le canari continue ses roulades ; Friquette, un instant intriguée par les paroles de Marie-Rose et le départ de monsieur le curé, a repris sa toilette voluptueusement...

Quel joli soleil, ce matin !

JEAN LORÉDAN.

LE MONTAGNARD

(Voir gravure)

L'excellent club Le Montagnard, composé de l'élite de la jeunesse Montréalaise, et que nous sommes heureux de vanter chaque fois que l'occasion s'en présente, vient encore de se couvrir de gloire... sportive.

Il a donné, samedi, le 20 août dernier, ses courses annuelles de bicycles sur la piste de Queen's Park (ce que nous dirions aussi bien : Parc de la Reine, et ce serait plus joli, comme le Cours la Reine à Paris). Ces courses ont été un réel succès pour Le Montagnard. Inutile de dire que chaque course a été chaudement disputée : mais la surprise du jour a été la course de cinq milles, gagnée par le sympathique et populaire M. J. Giasson, le secrétaire dévoué du cercle Le Montagnard.

Notre gravure nous montre le comité de direction du cercle, au moment de l'annonce, par un porte-voix gigantesque, du résultat des courses.

M. Dandurand, propriétaire-gérant de la piste du Parc de la Reine, réunit après les courses tous les membres du club chez lui, et les reçut avec la plus grande urbanité. Il les félicita vivement du succès qu'ils venaient de remporter et les engagea fortement à s'entraîner dès maintenant en vue des grandes courses qui auront lieu l'an prochain.

Tout livre est une action et toute grande action est un livre.

Tu ne feras rien de bon dans les choses humaines si tu oublies les rapports qu'elles ont avec Dieu. — MARC AURÈLE.



Photo. Laprés & Lavergne

COURSES DU MONTAGNARD AU QUEEN'S PARK. — L'ANNONCE DU RÉSULTAT



INDISC



CRETION

LE CHANT DU " NATIONAL "

(VILLANELLE)

Etiez-vous dans l'arène ?
" Shamrocks " et " Capital ! "
Etait-ce bien la peine ?

Vaincus et hors d'haleine
Sous le " National,"
Etiez-vous dans l'arène ?

Dans le conseil, sans gêne
Vous le trouviez banal ;
Etait-ce bien la peine ?

L'autre jour, sur la scène,
Vous voyiez un régal !...
Etiez-vous dans l'arène ?

Vous forgiez une chaîne,
Chantiez le madrigal !...
Etait-ce bien la peine ?

Vous que l'envie amène
Devant le tribunal :
Etiez-vous dans l'arène ?

O champions en graine !
Que d'ennui ! Que de mal !...
Etait-ce bien la peine ?

Dites-nous donc sans haine
Et d'un ton magistral !...
Etiez-vous dans l'arène ?
Etait-ce bien la peine ?

PATRIOTE FLEURISTE.

AMUSEMENTS

THÉÂTRE FRANÇAIS

S'il est permis de juger, par les représentations de la semaine dernière, ce que sera la saison qui s'ouvre au Théâtre Français, nous ne craignons pas d'avancer que le public sera satisfait de la troupe telle que constituée. A part trois ou quatre exécutants des mieux appréciés ici, l'an dernier, nous ne voyons cette année que des figures nouvelles pour nous. Il est vrai de dire qu'elles ne déparent pas le reste et que nouveaux, anciens sont dignes de briguer à l'envi le suffrage du public.

Le jeune premier, M. A. Smith, a rapidement gagné les sympathies de l'assistance, bien que son rôle n'occupât pas dans la pièce cette place prééminente qui nous porte aisément à oublier les autres.

Cette semaine, le public de Montréal aura l'avantage de pouvoir apprécier le beau drame comédie de M. William Haworth, intitulé : *Ferncliff*. M. A. Smith et Mlle Deane, les principaux artistes de la troupe, rempliront les premiers rôles à la satisfaction générale.

M. C. BROUARD

M. Charles-Alexandre-François Brouard est un marcheur intrépide que nul obstacle ne rebute.

Né à Bretteville, près de Caen (Calvados), il n'a pas vingt-quatre ans, dont dix-huit passés à Paris. Il fit ses études au Lycée Charlemagne, se prépara à passer ses examens pour l'Ecole navale Borda, mais échoua. Il s'engagea immédiatement au sixième bataillon de Chasseurs alpins, d'où, à la suite d'une lésion interne, il fut réformé et revint à Paris.



Photo Laprés & Lavergne

En 1893, il commença ses grands voyages par un tour du monde qui lui rapporta quatre langues... c'est-à-dire qu'il apprit quatre langues durant ce voyage : l'allemand, l'italien, l'anglais et le russe.

En 1896, il faisait un voyage d'études, traversant l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Roumanie etc.

pour arriver enfin à Constantinople. De là, il se rendit en Perse, traversa toute l'Asie Centrale, revint par la Sibérie, le Japon, les côtes du Pacifique jusqu'au Mexique dont il fit le tour, passa à New-York d'où il rentra à Paris.

Son voyage au Klondyke est le résultat d'un pari montant à la somme de 27,000 francs.

FIRMIN PICARD.

PRIMES DU MOIS D'AOUT

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois d'AOUT qui a eu lieu samedi, le 3 septembre a donné le résultat suivant :

1 ^{er} PRIX	No	19,121....	\$50.00
2 ^e	No	36,714....	25 00
3 ^e	No	7,327....	15.00
4 ^e	No	25,415....	10 00
5 ^e	No	538....	5 00
6 ^e	No.	18 030....	4 00
7 ^e	No	252....	3 00
8 ^e	No.	15,719....	2 00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

164	6,125	13,552	21,251	28,479	32,913
548	7,347	13,944	21,433	29,648	33,256
739	8 574	14,053	21,914	30,135	33,445
1,156	9,010	14,420	22,106	30,582	33,612
1,249	10,231	14,795	22,480	30,941	33,823
1,623	10,579	15,218	23,159	31,165	34,142
1,931	10,912	16,860	23,247	31,346	34,397
2,117	11,016	17,356	23,712	31,501	34,536
2,429	11,281	18,742	24,124	31,775	34,920
2 790	11,560	19,413	24,581	31,914	35,244
3,430	11,853	20,121	25,529	32,171	36,528
3,824	12,145	20,337	26,133	32,382	37,170
4 242	12,436	20,572	26,301	32,541	38,457
4,784	12 764	20,846	27,010	32,796	39,512
5,368	13,237				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois d'AOUT sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre bleue, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

FEMME NOUVELLE



LE DOCTEUR.—Que votre femme suive cette ordonnance et prenne cette potion, cela en fera une femme nouvelle.



—Le docteur a dit que cette potion ferait de toi une femme nouvelle.



Le docteur a eu raison, me voilà transformée en une femme nouvelle. Au revoir... veillez bien aux enfants et ne laissez pas brûler le rôti.



—Docteur, vous voyez ce pistolet, eh bien, vous êtes un homme mort si vous ne donnez à ma femme une ordonnance détruisant complètement l'effet de la première.

LES DEUX GOSSES

CE QUE DURE LE BONHEUR

Le drôle se défendit comme un beau diable, prétendant que c'était un coup monté par les concurrentes de sa femme ; grâce à sa présence d'esprit et son bagout infernal, il réussit à confondre les témoins, qui n'osèrent plus se montrer aussi affirmatifs ; l'affaire n'eut pas de suites.

Mais, La Limace, qui était un garçon judicieux, considéra l'avertissement comme sérieux !

Il ne fallait plus opérer aux alentours, jusqu'à ce que la probité d'Eusèbe ne fût plus suspectée, ce qui comportait un assez grand laps de temps.

Quant à travailler dans les autres arrondissements, c'était beaucoup plus difficile.

La Limace était un artiste dans sa partie : il étudiait consciencieusement son sujet avant d'opérer ; ses observations préliminaires, basées sur les habitudes des gens, avaient exploré vite tout le périmètre de la rue des Trois-Couronnes ; étendant le champ de ses exploits, il était indispensable de compter avec des démarches plus longues et beaucoup moins faciles.

Eusèbe avait dû refréner l'ardeur de Zéphyrine, qui voulait prendre part aux expéditions.

A aucun prix, le prudent époux n'eût voulu se faire accompagner par son épouse, dont le signalement était trop facile à remarquer et qui, d'ailleurs, n'aurait pu manquer de faire sottises sur sottises.

Il lui avait recommandé de mettre en œuvre tous les faibles ressorts de son intelligence pour alimenter la maison.

A défaut de génie, Zéphyrine ne manquait pas d'aplomb.

Elle s'implantait chez les commerçants et réussissait à s'y faire ouvrir un crédit.

Quand la bouchère trouvait que la note montait un peu, Zéphyrine offrait une séance de cartes en guise d'acompte.

Chez la fruitière, tout en escamotant quelques œufs, Zéphyrine faisait miroiter ses talents de somnambule.

L'épicière, elle-même, n'avait pas eu à se défendre contre l'épreuve du marc de café.

Ces expédients rudimentaires ne pouvaient pourtant avoir une durée illimitée ; soit que les fournisseurs se fussent entendus, soit qu'ils eussent compris en même temps qu'ils étaient floués, les vivres furent coupés avec un ensemble presque parfait.

En outre, le propriétaire avait fait saisir le mobilier, dont la vente était imminente.

La Limace s'avoua vaincu.

—Y a pas ! dit Zéphyrine, faut chasser !

Pour cela, Eusèbe objecta que des munitions étaient nécessaires.

Malgré ses principes d'esthétique, il fut obligé, la mort dans l'âme, de se résigner au vol à la tire ; mais il n'y consentit qu'à la condition formelle de n'y consacrer qu'une journée.

Cette fois, il lui était impossible de décliner la collaboration de sa femme ; il spécifia pourtant qu'ils ne travailleraient pas au même endroit.

Il choisit le bureau de tramways de la place de la République et désigna celui du boulevard Voltaire à Zéphyrine.

Claudinet était encore trop jeune pour qu'on lui confiât un troisième poste d'honneur ; on verrait plus tard.

Les gredins firent une ample récolte de porte-monnaie, les inspecteurs de police étant—par hasard—occupés ailleurs.

Le soir on compta la recette ; bien entendu, les louis n'abondaient pas, mais les pièces de cent sous figuraient avantageusement au milieu de la menue monnaie.

Le total s'élevait à 240 francs.

En présence de ce retour de la veine, fallait-il rester encore rue des Trois-Couronnes ou s'envoler vers d'autres cieux ?

La Limace n'osait pas trop se prononcer, tant il avait l'illusion tenace ; mais Zéphyrine s'écria qu'elle avait soupé du quartier, que les plaintes allaient affluer chez le quart d'œil et qu'enfin on avait barboté les pantons dans l'intention bien déterminée de reprendre les voyages.

Eusèbe Rouillard s'inclina.

Ils firent un paquet des objets transportables sans trop attirer l'attention de la concierge et filèrent en tenant Claudinet par la main.

L'entresort et le cheval étaient toujours chez Courgibet.

En donnant quelques maravédís à ce vieux camarade, on rentrerait en possession du véhicule et de Troppmann.

Depuis deux jours, La Limace et Zéphyrine venaient de quitter la rue des Trois-Couronnes sans tambour ni trompette, lorsqu'un visiteur se présenta chez la concierge.

C'était le docteur Beautreillis, l'homme qui avait soigné Claudinet aux Enfants-Assistés.

Très absorbé par son service, le docteur n'oubliait pas qu'il avait promis à sœur Simplicie de veiller sur Claudinet ; mais, il y a loin de la rue Denfert à la rue des Trois-Couronnes, et le médecin avait dû attendre une occasion propice.

Le docteur Beautreillis arrivait trop tard. Les époux Rouillard étaient partis emmenant leur victime.

La mère Duriveau ne fit aucun inconvénient à mettre le visiteur au courant des faits.

Le docteur eut un geste navré.

—Pauvre enfant ! se dit-il, je lui ai peut-être rendu un mauvais service en l'arrachant à la mort... Aujourd'hui il ne souffrirait plus.

LXXVI

LUNE DE MIEL

La Limace et Zéphyrine avaient quitté Paris, emmenant Claudinet.

Eusèbe, en franchissant la barrière de Levallois, eut un regard ému en arrière.

Il contemplait mélancoliquement la butte Montmartre en hochant la tête.

Il s'écria d'un ton profond :

—On sait quand on quitte Pantin, on ne sait jamais quand on y reviendra.

—Quoi ! fit Zéphyrine avec humeur, tu sais bien que nous ne pouvions plus demeurer rue des Trois-Couronnes.

—Je ne te dis pas, répliqua La Limace, mais ça crève tout de même de lâcher la capitale pour courir des patelins où l'on ne rencontre que des croquants.

—Qué que tu veux, mon homme, faut pas se faire trop de mauvais sang... D'abord, moi, c'est contraire à ma nature.

La Limace ne se consolait pas ; son pauvre cœur meurtri devint élégiaque.

—Moi qui me faisais une fête de rappliquer à Paris !... J'avais tiré un tas de plans qui auraient assuré notre pauvre existence... Oh ! malheur, quand je pense que nous sommes forcés de reprendre le collier de misère !

Et La Limace allongea un vigoureux coup de fouet à cet infortuné Troppmann, qui traînait cabin-caha l'équipage portant le ménage Rouillard et sa fortune.

Le vieux cheval hennit de douleur ; Eusèbe le fouailla de nouveau à tour de bras.

—Je t'apprendrai à faire le malin, dit-il.

Claudinet, dans l'entresort, laissait errer ses yeux sur la route.

Le pauvre enfant, tout désemparé, s'abandonnait à la tourmente.

Dans sa petite intelligence, il se disait :

—Mon oncle et ma tante seront peut-être trop occupés en voyage pour me battre aussi souvent qu'à Paris.

Il faisait froid. Le vent grinçait sous les ais vermoulus de la guimbarde.

L'enfant avait les mains violettes. Il était déjà enrhumé.

En toussant, peu à peu, Claudinet sentait se rallumer le feu intérieur qui lui brûlait la poitrine, avant d'être soigné aux Enfants-Assistés.

Il avait un moment oublié ses souffrances ; la mémoire lui revenait maintenant.

Il se rappelait ces jours lointains pourtant où quelque chose semblait se déchirer en lui.

Ses cicatrices à peine fermées se rouvraient. Les bacilles engourdis dans les cavernes pulmonaires se réveillaient.

Le petit malheureux aurait certainement recouvré complètement la santé s'il avait pu être soigné pendant quelques temps encore.

Il n'aurait pas été le seul que la science ou la nature auraient arraché à la phtisie.

Le docteur Beautreillis l'avait soigné de la façon la plus savante, et le changement d'existence aurait fait le reste.

Claudinet, dont la tristesse, croissant de jour en jour, allait devenir le plus puissant auxiliaire du mal, pensait constamment à sa pauvre maman.

Il la regrettait de tout son cœur et croyait que tous les orphelins étaient remis comme lui aux mains d'oncles et tantes, qui ne leur donnaient pas à manger et qui les rouaient de coups par surcroît.

Il subissait donc son sort avec la résignation angélique enseignée par sœur Simplicie ; mais la religieuse ne lui avait pas défendu de pleurer, et ses larmes coulaient bien amères.

—Oui, reprit La Limace, toujours sous l'obsession des plaisirs parisiens, nous avons laissé échapper une bonne occase....

—Nous la retrouverons Zézèbe....

—C'est ta faute !

—Par exemple !

—Tu étais toujours blindée quand les clients se présentaient.

—Tu ne sais donc pas combien c'est altérant, ce métier-là !

—Quand on te voyait avec une pareille gueule, on ne voulait plus rien savoir.

Froissée aussi brutalement dans sa vanité de femme, Zéphyrine s'emporta.

Elle répliqua :

—C'est plutôt toi qui donnait le trac aux pantresses.... Mince de monstre !

—Tu ne disais pas ça, reprit-il gouaieur, quand tu m'as accordé ton premier bécot.

—Ce jour-là j'aurais mieux fait de me flanquer à l'eau.

—Il en est encore temps, ma fille.

—Tu serais trop content !

—Dame ! on essaierait de se consoler.

La Limace eut le geste d'un gaillard peu fait pour supporter les privations d'un long veuvage.

—Voyez-vous ça ! glapit la somnambule outrée, c'est gros comme deux liards de margarine, ça a un œil qui regarde le Trocadéro et l'autre le Sacré-Cœur, ça ne tient pas sur ses guibolles et ça veut tout de même faire le crâneur à l'endroit du sexe.

De sa main osseuse, Eusèbe porta une botte dans l'estomac de Zéphyrine.

—Tu dis le contraire de ce que tu penses, Fifi.... Tu sais bien qu'il n'y en pas deux comme moi....

Il se caressa avantageusement le menton, fier de sa supériorité méconnue.

Elle repartit :

—Va donc ! essence de navet !

La Limace sentit que sa provision de patience était à bout.

Il s'écria :

—Je t'engage à ne pas trop me mécaniser.

—Oh ! là ! là !

—Parce que tu pourrais ramasser quelques marrons.

Zéphyrine répliqua par une injure ; La Limace riposta par un tel coup de poing, que sa femme, assise à côté de lui sur la banquettes, fut culbutée les jambes en l'air ; en se débattant, furibonde, Zéphyrine allongea un formidable coup de pied dans le dos d'Eusèbe, qui, perdant à son tour l'équilibre, tomba en avant, ricocha sur la maigre échine du cheval et alla s'aplatir sur la route.

Zéphyrine suant, soufflant, jurant, se redressa à grand'peine.

Troppmann, ne sentant plus les guides, fit le contraire d'un pur sang. La pauvre bête n'eut aucune velléité d'emballement et s'arrêta net, profitant de l'intermède pour prendre un peu de repos.

Son œil atone regarda à droite et à gauche, cherchant à découvrir une touffe de gazon ; mais les rigueurs de la température ne lui laissaient pas cette maigre satisfaction.

Eusèbe Rouillard, à plat ventre, geignait lamentablement.

Zéphyrine, qui avait le cœur sur la main et qui, la main tournée, ne pensait plus aux mauvais procédés, surtout quand ils avaient été échangés équitablement, Zéphyrine fut en proie au remords.

Elle s'écria :

—Pourvu qu'il ne se soit pas cassé une quille !

Elle descendit lourdement de la voiture et empoigna La Limace par le fond de son pantalon.

—Voyons ! Eusèbe, clama-t-elle, alarmée, ça ne va donc pas mieux ?

Elle le retourna comme une crêpe. La Limace, sur son séant, repoussa son irascible moitié.

—Mon petit Zézèbe, susurra-t-elle de sa plus belle voix de rogomme, embrassons-nous et que ce soit fini.

Eusèbe n'était pas d'humeur à reprendre les hostilités ; il se laissa relever par sa femme, se secoua les bras et les jambes et constata qu'il n'avait rien de fracturé.

Du revers de sa main il s'essuya le nez qui saignait, puis il répondit avec un geste magnanime :

—C'est bon ! n'en parlons plus.

Encore tout étourdi à la suite d'une pareille commotion, il fallut que Zéphyrine l'aidât à remonter sur le siège.

Claudinet, qui avait vu le drame conjugal, tremblait, terrifié. Il croyait que son oncle et sa tante s'étaient entretués.

Bien qu'ils fussent ses bourreaux, le petit garçon respira plus librement quand il vit le couple réinstallé sur le devant de la voiture et devisant paisiblement, comme s'il ne s'était rien passé d'anormal.

Eusèbe conservait tout de même un peu de rancune, mais Zéphyrine, qui avait décidément une belle âme, reprenait toute sa jovialité.

Amoureusement comme il convient à une jeune épousée, elle

passait son bras autour du cou de son mari et sollicitait une brûlante caresse.

Eusèbe Rouillard, de son air le plus avantageux et le plus galant, répondait à sa digne compagne, comme si, réellement, leur lune de miel n'avait pas dépassé depuis longtemps son dernier quartier.

L'entresort continuait à rouler doucement.

Troppmann, qu'on oubliait de diriger, faisait preuve d'initiative, pour ne pas récolter une nouvelle dégelée de coups de fouet ; il suivait sa droite.

Quand La Limace et sa femme voulurent bien revenir aux choses prosaïques de ce bas monde, ils virent que le cheval les avait emmenés aux Grésillons. Les époux se sentirent furieusement en appétit. Ils décidèrent de casser une croûte et de se reposer.

La Limace, chargé d'administrer les finances, avait le gousset bien garni, grâce à la fructueuse récolte faite la veille, en partie double, dans le onzième arrondissement, où jamais les commissaires de police n'enregistrèrent plus de plaintes en une seule journée.

Troppmann stoppa sans la moindre difficulté.

On le détela ; il ne s'y opposa pas davantage.

Eusèbe et Zéphyrine entrèrent dans un petit établissement, qui arborait fièrement à son fronton une enseigne où l'on voyait un cui-



Le soir, on compta la recette.—Page 300, col. 1

sinier tenant une casserole de laquelle s'échappait un lapin. La légende se croyait obligée d'expliquer l'œuvre d'art et on y lisait en banderole :

AU LAPIN SAUTÉ

La Limace se chargea du menu ; il commanda du saucisson, une omelette au lard et du bœuf à l'huile.

—On verra après, dit-il à la maritorne, qui s'était mise aux ordres des clients.

—Et comme vin ? demanda la fille.

—Deux litres, répliqua Eusèbe.

Ils étaient franchement redevenus de bonne humeur tous les deux, et leurs narines aspiraient voluptueusement les effluves culinaires qui s'échappaient de la cuisine.

—On est rien chouette ici ! dit Zéphyrine.

—Ma foi, oui, reconnut Eusèbe.

—Dire que tu n'aimes pas la campagne !

—Elle a du bon.... Je n'ai jamais prétendu le contraire....

—Et puis, y a pas, nous nous serions fait poisser si nous étions restés à Paris.

Le saucisson fut apporté ; les deux époux durent interrompre leurs édifiantes réflexions.

L'omelette au lard dévorée, La Limace commanda une giblotte soignée.

En attendant que ce plat fût préparé, on pouvait causer.
 —Moi, reprit La Limace, je ne t'ai pas caché, Fifi, que j'aspirais à la tranquillité.
 —Tu voudrais prendre ta retraite ?
 —Je n'y verrais aucun inconvénient.
 —Eh bien ! mon vieux Zézèbe, tu n'as qu'à faire un chopin qui te le permette.
 —C'est facile à dire, répliqua La Limace, avec une grimace.
 —Il ne faut qu'un coup.
 —C'est vrai !... Je crois que nous avons perdu notre temps rue des Trois-Couronnes.
 —Faut être juste, Eusèbe, on y a eu de bons moments.
 —Oui, mais on y a eu aussi de fichus quarts d'heure.
 —Ce commerce-là, vois-tu, ce n'était pas notre affaire.
 —Parce que tu étais trop gourmée.
 Zéphyrine ne se fâcha pas, mais répliqua :
 —Entre nous, je vois bien ce qui te turlupine... C'est que tu es forcé de reprendre ta meule.
 —Bien sûr !
 —Je comprends qu'un homme capable comme toi ne s'amuse pas à repasser les surins, les ciseaux ou les rasoirs, mais avec ton truc, tu peux entrer partout.

Les deux litres étaient bus ; Eusèbe en demanda un troisième.
 —Vois-tu, reprit Zéphyrine, la face empourprée et bégayant déjà, nous avons beaucoup perdu en perdant Mulot.
 La Limace répliqua guilleret :
 —Nous perdrons encore plus en allant le retrouver.
 —Possible, bafouilla la somnambule... Aller le retrouver, où le retrouver, ça fait deux.
 —Tiens ! déclara La Limace, tu n'as pas dit une bêtise aussi grosse que celle que j'attendais.
 —Tu sais bien qu'il est mariolle...
 —Oui, et puis tu as assuré au costo de La Glacière, qui nous a apporté quarante fléchards, que les brèmes annonçaient l'évasion de Mulot.
 —Ce pauvre Casimir ! s'exclama Zéphyrine, laissant rouler sur ses joues rebondies une cataracte de larmes d'ivrognesse.
 —Ferme l'écluse ! commanda Eusèbe, les larbins de la piaule seraient capables de croire que je te fais des mistoufes.
 —C'est plus fort que moi !... Mulot !... Un si bel homme !
 —Tu veux donc me rendre jaloux ?
 —Toi, c'est pas le même flambeau.
 —Bien sûr que je ne suis pas joli, joli... Tantôt, tu m'as déjà envoyé des boniments à la manque sur mon physique, même que ça a mal tourné...
 —Il ne s'agit pas de ça !
 —Que veux-tu, Zézé... C'était encore moi le plus girond de la famille...
 Nous étions sept... Ma mère en a jeté six à l'eau pour me garder.

—T'as rien eu de la veine !
 —Plus que Mulot... Ça y fait une belle jambe d'être reluisant et d'être gobé par le sexe... Il est ceinturé, moi je ne le suis pas.
 —N'empêche qu'à vous deux et moi par-dessus le marché, on aurait dégringolé tous les pantons qu'on aurait voulu.
 Zéphyrine déclara qu'elle avait encore faim, mais il n'y avait plus rien dans l'établissement, où l'on ne s'attendait pas à restaurer deux pareils goinfres.

En fouillant dans le garde-manger, la patronne retrouva du fromage de Marolles, madame Rouillard dut s'en contenter.
 La Limace, les coudes sur la table, se plongeait dans ses réflexions, quand un hennissement frappa son oreille.
 Il dit à Zéphyrine :
 —C'est Troppmann qui voudrait se caler les joues.
 —Eh bien ! donne-lui son balthasar, sans ça, il nous sèmerait en route.

Eusèbe se leva en titubant, il sortit de la guinguette et se dirigea vers l'entresort.
 Il tira du coffre un sac qui contenait un peu d'avoine et l'attacha à la tête du cheval.
 —Bouffe ! dit La Limace, fais la noce à ton tour, mon vieux gaye... Quand nous aurons pris notre jus de chapeaux, madame Rouillard et moi, on te recollera dans les brancards...

Soudain, La Limace, en relevant les yeux, vit la face toute pâle de Claudinet, qui, le visage à la vitre, regardait son oncle en soupirant.
 —Tiens ! fit Eusèbe, nous avons oublié le même
 Et sans plus de remords, il retourna s'attabler en face de Zéphyrine qui avait commandé deux cafés.
 —Comme ça ! clama Zéphyrine en gonflant les joues, nous ne crèverons pas de faim.

BOVRIL...



Nourriture délicieuse

pour les malades, les convalescents,
pour les athlètes, pour développer
les forces physiques tout en étant

Un breuvage agréable et rafraîchissant.

LE PLUS FORTIFIANT.

Préparé par **BOVRIL**, (Limité)

Londres (Angleterre),
et 27, rue Saint-Pierre, Montréal (Canada.)

—Ah ! oui, mais, répliqua La Limace, se rappelant son neveu, on aurait dû penser au gosse.
 —C'est vrai ! dit Zéphyrine, pendant qu'on y était, il aurait pu bâfrer avec nous.
 —Faut bien faire des sacrifices pour la famille !
 —Et puis, s'il attrape une indigestion...
 —Ah dame ! s'il allait retrouver sa daronne par l'express, le notaire de la rue Saint-Maur serait bien forcé de casquer tout ce qui reste de pognon.
 —Naturellement ! fit Zéphyrine en rapprochant ses mains énormes, comme si elle enserrait le cou du pauvre petit.
 —Oui, mais nous sommes trop guignés pour y fourrer le coup de pouce.
 —C'est dommage !
 —Il y a le médecin des Enfants-Assistés... Il y a le notaire.
 Il y a les curieux, quoi !
 —Ce qu'il pourra se vanter de nous coûter cher, ce même-là !
 —Oh ! fit La Limace, élargissant la voie des récriminations amères, tu aurais pu te dispenser de le mettre dans ta corbeille de mariage.
 —Est-ce que je savais, moi, protesta Zéphyrine... je croyais que Rose nous laisserait toute sa galette, sans que nous ayons à nous charger du lardon.
 —Les femmes ! prononça La Limace, ça s'imagine que dans la vie il n'y a que la rigolade...
 —Bien sûr ! Est-ce qu'on n'aurait pas pu laisser le moutard aux Enfants-Assistés, puisqu'on s'en était chargé ?
 —Et nous donner tout de même le pognon.
 —Dame !
 —Ça aurait mieux valu pour nous.
 —Tu penses !
 —Et pour lui, ajouta Eusèbe en fronçant les sourcils avec un sourire féroce.
 —Enfin ! qu'est-ce que nous allons en faire, de cet avorton ?
 —On verra à le dresser.
 —A quoi ?
 —Il commencera par être mendigo.
 —Tu crois ?
 —Naturellement ! avec sa figure à cracher dessus, il excitera la pitié des bonnes âmes.

Zéphyrine parut entrevoir des horizons nouveaux.
 —Toi, poursuivit le chef de la communauté, tu continueras à donner tes séances dans l'entresort ; moi, je roulerai le patelin avec ma meule ; Claudinet, pendant ce temps-là, fera la manche... On lui apprendra une histoire ; il la débitera aux passants, et il récoltera sa journée.

A suivre

Nous commencerons, la semaine prochaine, un nouveau feuilleton. Il est très intéressant et peut-être mis entre toutes les mains. L'auteur en est Mme la Baronne de Brouard, ce qui en dit assez long.

CHOSSES ET AUTRES

—Les religieuses cloîtrées préfèrent être grillées dans ce monde-ci que dans l'autre.

—Les couleurs à la mode à New-York sont le brun dans ses diverses nuances et le bleu.

—Il y a, dans certain régiment américain du Sud, un colonel du nom de Satan. En voilà un au moins qui ne doit pas redouter le brûlant climat des tropiques ?

—Les modes américaines sont toutes aux dolmans militaires. Les jupes de drap sont garnies de galon militaire, de même que les corsages et les manteaux.

—Plus de 500,000 vagabonds n'ayant aucun asile et 24,000 mendiants vivent à Londres, qui est la plus riche du monde, et chaque nuit 6,000 personnes dorment en plein air.

—Jusqu'à ce jour les pertes des Américains résultant de la guerre hispano-américaine s'élèvent à 2,000 morts. Les Espagnols ont tué 693 soldats à l'oncle Sam et les maladies le reste.

—L'inauguration du monument Champlain aura lieu à Québec le 15 septembre prochain, à 2 heures P. M. Toutes les notabilités du pays sont conviées à la cérémonie, qui promet d'être imposante.

—On annonce de Hollande que la récolte des clous de girofle à Zanzibar donnera cette automne seulement de 30,000 à 32,000 balles. On va même jusqu'à dire qu'ici à deux mois les prix auront monté de 25 à 50 p. c.

—Ne soyez pas assez mauvais pour supposer que chaque fois que votre femme se montre pleine de tendresse pour vous, elle désire une nouvelle robe ; il se peut que ce soit seulement un chapeau.

—Les dentistes d'Allemagne ont commencé à se servir de fausses dents faites de papier mâché. Elles sont préférables aux autres, dit-on, parce qu'elles ne se brisent point ni ne sont susceptibles au froid ou au chaud, et le prix en est très modique.

—Ne renvoyez pas à demain ce que vous pouvez faire aujourd'hui ; N'employez pas autrui pour ce que vous pouvez faire vous-même ; Ne dépensez pas votre argent avant de l'avoir gagné ; N'achetez jamais ce qui vous est inutile sous prétexte que c'est bon marché ; La vanité nous coûte plus que la faim, la soif et le froid ; Ne nous repentons jamais d'avoir mangé peu ; Rien n'est fatigant si c'est fait de bon cœur ; Que de chagrins nous ont donné des malheurs que notre seule imagination nous faisait craindre et qui ne sont jamais arrivés ; Prenez toujours les choses par le bon bout ; Si vous êtes en colère, comptez jusqu'à 400 avant de parler.

—Sait-on que les sobres et courageux chameaux ont une prédilection marquée pour le tabac et que certains d'entre eux éprouvent une véritable passion pour la nicotine ? Rien cependant n'est plus vrai : on a remarqué récemment dans leur voisinage, les chameaux s'avancent en toute hâte vers le fumeur, l'entourent et, allongeant leur grand cou, ouvrent la bouche, cherchant à respirer profondément pour faire arriver la fumée qui flotte jusqu'à leurs poumons. Leur physionomie est alors des plus curieuses : ils se poulèchent, ferment à demi les yeux et paraissent plongés dans une béatitude complète ; leurs naseaux frémissent et s'agitent convulsivement, toutes démonstrations qui ne cessent qu'avec la fumée de tabac qui les cause.

IL NE TIENT QU'À VOUS

De vous guérir vite et bien : si vous avez quelque affection de la gorge et des poumons, usez du *Baume Rhumal*, c'est le seul remède vraiment efficace.

—Après une longue expérience avec les malades de fièvre typhoïde, le Dr Ussery considère la banane comme la nourriture qui leur convient le mieux. La banane est presque entièrement absorbée par l'estomac, se digère facilement, et est très renforçante.

—Il n'y aura plus de phoque à fourrure depuis longtemps lorsque l'on aura fini de se disputer à leur sujet, diplomatiquement. Ainsi, la chasse aux phoques a été médiocre, cette année, d'après ce que nous dit la *Revue scientifique*. Excusez du peu : on en a pris, assommé écorché, 38,700 dans l'orageux Pacifique, et 16,650 dans la mer de Behring. Sur ces derniers, les Anglais en ont pris à eux tout seuls 15,600. Les phoques vont évidemment disparaître et laisser leurs féroces assommeurs le bec dans l'eau glacée ; ce sera, comme disent les écrivains, le "coup fourré" par excellence.

UN SERVICE A RENDRE

Votre ami a la grippe ou quelque autre chose du même genre, conseillez-lui de prendre du *Baume Rhumal*, il vous en sera reconnaissant toute sa vie.

—L'abbé X... traversait l'autre jour les Tuileries en lisant son bréviaire : Un amour de bambin vient en courant se jeter entre ses jambes. L'abbé lève les yeux, l'enfant rougit.

—N'aie pas peur, mon mignon ! Il n'y a pas de mal. Car, je suis bien sûr que tu ne l'as pas fait exprès, et que tu es bien sage.

—Oui, monsieur le curé.

—A la bonne heure... Et fais-tu bien exactement ta prière ?

—Oui monsieur le curé.

—Et que dit-elle cette prière ?

—Elle dit... elle dit : "Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien" répond le bambin qui brûle de retourner à ses jeux.

Mais l'abbé qui devine ce désir contenu, poursuit avec une innocente malice son interrogatoire :

—C'est très bien, mon mignon. Mais pourrais-tu me dire pourquoi tu ne demandes au bon Dieu que ton pain quotidien, au lieu de le lui demander pour plusieurs jours !...

L'enfant parut réfléchir une minute, puis résolument :

—Monsieur le curé, c'est parce qu'on n'aime pas le pain rassis à la maison !...

—Les archéologues ne sont pas toujours d'accord sur la question de savoir si les anciens connurent, oui ou non, l'usage des cheminées. D'après certains auteurs latins, le *focus*, foyer, existait bien, mais il était construit de façon que les fourneaux de Pompéi, et celles plus récentes de Rome, n'en ont pas donné d'apparence. Aussi, de savants architectes ne croient-ils pas à d'autre existence qu'à celle de ces sortes de conduits-calorifères, qui réchauffaient les appartements. Durant les premiers siècles de notre ère, on n'utilisait que des réchauds, des *braseros* qui portaient de la braise, ou bien le foyer était au milieu d'une salle et la fumée s'échappait par des trous faits au toit. Dans certaines provinces d'Espagne, les gens du peuple ont conservé cet usage.

Au onzième siècle apparurent les premières cheminées dans les intérieurs d'appartements, et cent ans plus tard, l'usage en était devenu général. Les cheminées de cette époque se composent ordinairement d'une niche pratiquée dans l'épaisseur du mur de façade entre deux croisées. Au treizième siècle, l'âtre s'élargit ; tout autour sont disposés des bancs de bois où maîtres et valets viennent s'asseoir. Pendant l'hiver même, ils y prennent leurs repas, le valet tenant l'écuille sur ses genoux, et le maître mangeant sur une planche tenue au plafond par une corde. Les cheminées ne tardèrent pas à atteindre de vastes proportions et c'est sur elles qu'à partir du quinzième siècle les architectes se livrèrent à de capricieuses et parfois à de fort belles sculptures qui ont

MADAME E. CANTIN

Depuis plusieurs années torturée par la Dyspepsie, Battement de Cœur et Débilité Générale

Est débarrassée de toutes ses maladies par les Pilules Rouges du Dr Coderre

Vous toutes qui souffrez ! ne vous découragez pas. Prenez les Pilules Rouges du Dr Coderre, elles ont guéri tant d'autres femmes, pourquoi ne vous guériraient-elles pas ?

La débilité générale est simplement une perte générale de santé et de force. Elle est causée ordinairement par l'épuisement ou autres affections sur le système qui réduisent les forces vitales à un tel point qu'il est difficile d'être rendu à la santé. Il n'y a que les femmes qui sont affligées de cette maladie qui peuvent réellement comprendre ou apprécier l'angoisse de celle qui souffrent. Les jours sont pour elles des jours de douleurs et les nuits, des nuits de triste insomnie. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont le plus grand tonique qui ait jamais été découvert. Elles donnent l'appétit et aident la digestion, stimulent le cœur, enrichissent le sang, et donnent une nouvelle vitalité à chaque organe. Elles rendent la vigueur et la santé à celles qui souffrent de quelque forme de prostration ou de débilité. Elles guérissent cet état de fatigue, d'épuisement et de faiblesse après le moindre exercice et donnent une couleur fraîche et pleine de santé aux femmes pâles et manquant de sang. Quand une femme se trouve presque miraculeusement délivrée de l'esclavage de la douleur elle est heureuse de faire connaître à ses semblables, les moyens qu'elle a pris pour se soustraire au joug maladif et regagner la santé et le bonheur. Lisez ce que Mme E. Cantin, charmante jeune dame de Montréal, dit : "Je suis née à Québec, où j'ai toujours demeurée. Depuis six mois je réside à Montréal. Ma maladie date de quatre ans, je puis dire un siècle de souffrances. J'étais faible, mes vivres me fatiguaient, je digérais très mal, je vomissais tout, et j'avais de vilains étouffements, douleurs dans la tête, les membres engourdis, battement de cœur, la dyspepsie me rendait malheureuse et très découragée. Un jour, je vis sur les journaux le récit d'une guérison dont la maladie était semblable à la mienne. Cela me donna du courage, je commençai à prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre, et elles m'ont complètement guérie, je puis manger de tout sans être malade, ma digestion se fait bien, enfin je suis heureuse. Bien sincèrement, je les recommande à toutes les femmes souffrantes comme le meilleur remède." Mme E. Cantin, 209 rue Ste-Elizabeth, Montréal.



MME E. CANTIN

changemet d'âge, leucorrhée, l'hystérie, douleurs dans l'estomac, manque d'énergie, fatigue après le moindre exercice, des faibles, vertige, étourdissements, bourdonnement dans les oreilles, dépression de l'esprit ou mélancolie ; aux femmes pâles et faibles, la Pilule Rouge du Dr Coderre font du sang rouge, riche et pur, elles rendent les jeunes roses, les yeux ternes luisants, l'appétit aux estomacs faibles, celles que la maladie rend de mauvaise humeur deviennent souriantes, les femmes nerveuses qui ne peuvent dormir recouvrent le sommeil. Les Pilules Rouges du Docteur Coderre, sont très recommandées aux femmes enceintes, elles donneront des forces à la mère, et aideront à la formation de l'enfant. Nous n'exagérons rien, ce que nous disons des Pilules Rouges du Dr Coderre est vrai, ne soyez pas surprises, elles sont pour les femmes c'est pourquoi elles guérissent toutes les femmes.

N'oubliez pas que nous avons à votre disposition un médecin spécialiste des plus éminents pour les maladies des femmes. Nous vous invitons à lui écrire une description complète de votre maladie. Si vous le préférez, écrivez-nous pour un blanc de traitement. Il vous répondra confidentiellement et absolument pour rien. Il vous donnera de bons conseils, comment vous soigner et vous guérir. Ne retardez pas, car tous les jours votre maladie s'aggrave et devient plus difficile à guérir. Adressez comme suit : DÉPARTEMENT MÉDICAL, BOITE 2306, MONTRÉAL. En garde contre les pilules qu'on vous offre à la douane, au cent ou à 25c. la boîte. Ces pilules ne sont pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, ce sont des imitations ; refusez-les. Elles vous font plus de tort que de bien. Un grand nombre de ces imitations contiennent de la morphine, de la strychnine ou de l'arsenic, et comme vous le savez, ces drogues sont dangereuses. Si votre marchand n'a pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, envoyez-nous 50c. en timbres canadiens ou américains pour une boîte ou \$2 50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Une boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre dure plus longtemps qu'une bouteille de remède en liquide que vous payez une piastre. Nous envoyons les Pilules Rouges du Dr Coderre au Canada et aux États-Unis ; pas de douane à payer. Faites enregistrer toutes vos lettres contenant de l'argent. Donnez votre adresse bien complète afin d'éviter tout retard. Adressez : CIE CHIMIQUE FRANCO-AMÉRICAINE, Boîte 2306, MONTRÉAL.

fait de plusieurs cheminées célèbres de vrais monuments. A partir du dix-septième siècle, elles prirent des proportions plus en harmonie avec la grandeur des appartements qu'elles décoraient.

BASE SOLIDE

C'est le succès assuré, légitime, durable, économique. Voilà la base solide de la popularité du *Baume Rhumal*, pour guérir les rhumes et la consommation. Partout 25c.

—Sommaire de la *Revue des Revues* du 15 août : Contre la traite des noirs dans les colonies françaises, H. O'Mahony ; Lettres inédites de Rubens, C. Simond ; L'imagerie de Byron (19 gravures) ; Les amies de Chateaubriand, H. Lapauze ; La dernière guerre, P. Robinson ; Le théâtre sacré au Japon (7 gravures), Dr A. de Banzemont ; L'Alchimie de l'Océan, Dr L. Caze ; Analyse des revues ; Caricatures politiques (11 gravures). Prix de l'abonnement par an : Paris et la France, 20 francs ; Etranger (Union postale), 24 francs. Bureau : 12, Avenue de l'Opéra, Paris.

Corsets...

Vous aurez le confort en vous faisant mesurer par nos célèbres corsets Coupe parfaite. Toujours en stock le.

R. G. - P. D. - D. A. FERRISS, Etc., Etc.

C.-J. GRENIER

2310 Ste-Catherine, Près Mansfield.
1613 Ste-Catherine, 2^e pte de la rue St-Hubert.

Entrée des Classes

Grand assortiment complet de caquettes de collège pour la ville et la campagne à la Chapellerie Moderne, 1584 Notre Dame, en face du Palais de Justice.

ARMAND DOIN

HOMMES FAIBLES



jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES du Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la maille, cacheté, franc de port
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**
Adressez: B. Poste Boite 187, Montréal, Can.
En vente chez A. DECARY, coin Sainte-Catherine et Saint Denis; B. E. McGale, 2123 Notre-Dame; C. O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre-Dame.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,
CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis,
MONTREAL

U. PERREAULT

— RELIEUR —

No 46, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Relure de Bibliothèque. Relure de Luxe, Livres, Blancs, Replage, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés

Brochure intéressante

M. Raoul Renault prépare, à l'occasion des fêtes de Champlain et de l'exposition de Québec, une jolie brochure souvenir d'environ 150 pages, grand format. Cette brochure contiendra des études sur Champlain, sa vie et ses œuvres et sur d'autres sujets historiques par MM. Benjamin Sutte, N.-E. Dionne, J.-Ed. Roy, Ernest Gagnon, J.-B. Caouette et plusieurs autres. Ces études seront illustrées de gravures inédites. Le tirage est limité à 2000 exemplaires. Donnez vos commandes d'avance si vous désirez vous en procurer. Prix 10 cts, par la maille 12 cts.
Prix spéciaux pour les dépôts de journaux et pour les libraires.
Un nombre restreint d'annonces seront prises. Adressez vos commandes à Raoul Renault, Québec.

L'APRÈS-MIDI
Photographes
No 360 RUE ST DENIS
TÉL. BELL 7283 MONTREAL
- MARCHAND 843 P.Q.

Trente ans de succès
GUÉRISON CERTAINE
en 24 heures
sans COLIQUES ni NAUSÉES
sans AUCUNE PURGATION
ni avant
ni après
du
VERSOLITAIRE
CAPSULES
L. KIRN
A l'Extrait éthéré de FOUGÈRE MÈLE Pure sans Calomel.
M. Kirn se garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.
PARL. PHARMACIE KAUFOW,
44, Boulevard Edgar-Quint
et dans toutes les bonnes Pharmacies.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie
Prix: Une botte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puisseance:
L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal

Fausse dents SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.
Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,
20, rue St-Laurent, Montréal.
Tél. Bell 2818.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE et MODERNE

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature.
Livres neufs et d'occasion.
Dernières nouveautés reçues chaque semaine.
Attention spéciale aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

LOUIS-J. BELIVEAU

LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE

No 1817, Notre-Dame, Montréal

Agence générale pour le "Nouveau Cours Canadien d'Ecriture Droite," par J. Ahern.

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPÉPSIE — MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES — ÉPUISEMENT etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Ph^{ie} MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DECARY.

12481



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

CHAPEAUX D'ETE

En paille et en feutre; tout nouveaux, marchandises d'été, prix excessivement bas pendant la saison des chaleurs.

CHEMISES D'ETE

Nous venons de recevoir un nouveau lot de chemises négligées et empesées de toutes les dimensions. Nous les vendrons au prix qui vous conviendra. Vous vous sentirez au frais en en portant une.

CRAVATES D'ETE

Belles cravates blanches et couleurs de fantaisie. Elles doivent partir rapidement.

GÉNÉREUX & CIE, 227, rue St-Laurent

LA NOUVELLE REVUE MONFORT HOTEL

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice: Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT	Un an	6 mois	3 mois
	Paris et Seine	50f	26f 14f
	Départements	56f	29f 15f
	Etranger	62f	32f 17f

On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du **Crédit Lyonnais** et celles de la **Société générale de France** et de l'Etranger.

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Avez-vous une idée? Stout, demandez notre "Guide des Inventeurs," pour savoir comment s'obtiennent les patentes. Informations fournies gratuitement. **MARION & MARION**, Experts.
Bureaux: { Edifice New York Life, Montréal.
{ et Atlantic Build., Washington, D. C.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**: le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

SITUÉ A MONFORT

SUR LE

Bord du Lac et au Pied de la Montagne

Endroit pittoresque et salubre recommandé aux malades. Venez dès le 1er Mai, le mois des grandes cures pour tous.
Cuisine par un chef français, 32 chambres doubles et simples, spacieuses et confortables. Les **Sportmen** y trouveront sport et confort complets.
Conditions raisonnables.

J. H. CHALES,
Propriétaire.



LE SEUL
Journal illustré des Dames qui publie environ Cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro est
LA SAISON
60, Rue de Lille, Paris.
Un numéro spécimen est envoyé gratuitement, vous conviendra qu'il est en même temps le plus riche en littérature saine et le meilleur marché entre tous.

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage au Canada, sans exception.

CIRCULATION

64,637

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

... FONDE EN 1826 ...

LA MINERVE

Journal Quotidien du matin.

ABONNEMENT:

A Montréal	\$4.00 par an
Hors Montréal	3.00 par an

Le Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire

DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Nouvelles, Feuilleton, Agriculture, Etc.

ABONNEMENT,

Un An . . . \$1.00 Six mois . 50c.

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Chapleau, Mgr Lafleche et autres. Voir notre annonce de primes dans le numéro du **MONDE CANADIEN** de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier
35, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL,